

**Directeurs-Gérants :**  
**F. DE RODAYS** A. PÉRIER  
 Rédacteur en chef. Administrateur.  
 SECRÉTAIRE DE LA RÉDACTION :  
**Gaston CALMETTE**  
 TÉLÉPHONE { 102.48 Rédaction  
 102.47 Administration  
 ANNONCES ET RÉCLAMES  
 Agence P. DOLLINGEN, 16, rue Grange-Batelière

# LE FIGARO

**H. DE VILLEMESSANT**  
 Fondateur  
 RÉDACTION  
 ADMINISTRATION — PUBLICITÉ  
 26, Rue Drouot, 26 — PARIS  
 ABONNEMENT  
 Trois Mois Six Mois Un An  
 Seine, Seine-et-Oise. 15 30 60  
 Départements. 18 75 37 50 75  
 Union Postale. 21 50 43 85  
 On s'abonne dans tous les Bureaux de Poste de France et d'Algérie.

## Le Bilan du Divorce

### III

#### L'ADULTÈRE

On a vu que, après la condamnation pour peine infamante de l'un des deux époux, l'adultère du mari ou de la femme est la seule cause péremptoire du divorce. Voici, à ce sujet, quelques-uns des chiffres que nous fournit la statistique :

Adultère du mari :  
 En 1891, 469 ; en 1892, 567 ; en 1894, 611.  
 Adultère de la femme :  
 En 1891, 994 ; en 1892, 1,090 ; en 1894, 1,083.

La lecture de ces chiffres provoque tout d'abord ces réflexions :  
 On est surpris de voir que l'adultère, cause péremptoire du divorce, est si rarement invoqué par les époux et que, lorsque le total moyen des divorces prononcés pour excès, sévices ou injures graves est de six mille cinq cents par année, celui des divorces prononcés pour cause d'adultère soit bien juste de seize cents. Evidemment, ces chiffres ne représentent pas le nombre réel des ruptures de mariage dont l'infidélité conjugale est la cause. Les époux en litige ont répugnance ou difficulté à invoquer l'adultère légalement constaté comme cause péremptoire du divorce.

Ils ont une répugnance :  
 Il suffit d'avoir lu nos auteurs comiques, de Molière à Labiche, pour se convaincre qu'en France, le mari trompé a toujours fait rire son voisin à ses dépens. Or, nous sommes dans le pays où le ridicule tue. J'entends dans cette « classe du milieu » que l'on appelle autrefois bourgeoisie et qui incarne l'idéal légal, l'âme du droit dans notre race. Tout en haut, et tout en bas, il semble que ce sentiment de ridicule s'affaiblisse. En bas, parce qu'on ignore le droit et que l'on a un penchant à vivre selon les inclinations de la liberté naturelle. En haut, parce que l'amour est presque toujours exclu des combinaisons du mariage et que l'on trouve logique, quand les convenances sont satisfaites, de rendre son indépendance à l'égoïsme.

— Monsieur, disait naguère à un gentilhomme de bonne maison une mère de famille très bourgeoise qui a eu le tort de devenir la belle-mère d'un comte authentique, monsieur, quelle conduite affichez-vous donc vis-à-vis de ma fille ? Vous-même vous lui avez présenté l'homme qui lui fait la cour et à qui vous semblez déléguer vos privilèges de mari... Savez-vous, monsieur, que l'on n'a pas le droit de tenter une femme ?... Certes, j'ai foi dans la vertu de ma fille. Voilà au moins trois générations que nous connaissons notre histoire : elle se souviendra que depuis trois générations, pas une de ses grand-mères n'a failli !

— Moi, madame, répondit le gendre, depuis beaucoup plus longtemps que vous, je suis au courant des faits et gestes de mes grand-mères. Je n'ai qu'à lire l'histoire pour connaître les noms de leurs amants. Chacun, n'est-ce pas, a les habitudes de son milieu ? Vos scrupules peuvent être honorables dans le vôtre ; dans le mien, ils sont déplacés : c'est une affaire d'éducation.

Cette commodité théorique est en train de séduire des esprits notoirement bourgeois. En effet, ceci est un des effets les plus certains que le divorce ait apportés dans nos mœurs : il a diminué de beaucoup, pour tous les maris, le ridicule qu'il y avait « à en tenir ». L'infidélité d'une femme dont on peut se débarrasser par voie légale n'a guère plus d'importance que l'infidélité d'une maîtresse. On se venge de l'infidélité d'une maîtresse en la plantant là. Notre race est persuadée que, dans toute union durable entre un seul homme et une seule femme, le profit est pour la femme et non pas pour l'homme. C'est donc la femme qui lui apparaît comme châtée, au moins comme dupée, quand l'homme s'en va. Mari ou amant, il n'a pas le rôle ridicule ; il a l'emploi, plus satisfaisant pour son amour-propre, du lésé qui se venge.

Cet état d'esprit, tout nouveau en France, explique que le nombre des maris qui, bravant l'antique préjugé du ridicule, n'hésitent pas à faire constater officiellement l'adultère de leurs femmes soit plus nombreux que le nombre des femmes qui appellent le commissaire de police pour qu'il soit témoin assermenté des outrages d'infidélité qu'on leur fait subir.

Car ces chiffres de la statistique officielle ne peuvent tromper personne, — excepté quelques étrangers hostiles à tout ce qui est français et qui, sur la foi des romanciers et à la suggestion de leur inimitié congénitale pour nous, feignent de croire qu'en France, à la fin du dix-neuvième siècle, le nombre des femmes qui trompent leurs maris est vraiment supérieur au nombre des maris qui font une écumeoire de leur contrat.

La vérité, c'est qu'en dépit des complaisances de la loi moderne et des mauvais conseils du clan féministe, la femme française est disposée à fermer les yeux sur les écarts de son mari, par abnégation chrétienne, voire par sage raison. Elle sent profondément que la faute matérielle d'infidélité n'entraîne pas nécessairement pour l'homme le péché contre la tendresse. Si quelque chose varie d'un pays à l'autre, d'une race à l'autre, d'un climat à l'autre, c'est bien la forme et l'intensité du désir. La femme du Nord, qui est obligée de relancer l'homme, de l'arracher à la société de l'homme, à l'abus des liqueurs fortes, peut-être de stimuler son désir refroidi pour assurer la perpétuité de la race, est dans son droit, quand elle surveille avec jalousie les

écarts épisodiques du désir masculin. La femme latine, et particulièrement la femme française, qui sait le goût que l'homme a pour elle, qui est sûre de s'attacher un mari par des qualités individuelles, veut ignorer le reste. Certaines des préférences du cœur, elle ne se préoccupe pas des défaillances de l'instinct.

— Du moment que l'infidélité du mari est pratiquée convenablement, me disait un avocat du divorce, la femme n'en prend pas un vain ombrage...

« Convenablement » est un mot de comédie. Substituez-lui tel autre que vous voudrez, un mot par où vous indiquerez que, au moment de sa défaillance, l'homme se méprise un peu, qu'il veut de l'ombre sur sa faiblesse : vous aurez donné les raisons d'une tolérance qui, loin d'être une humiliation pour la femme française, apparaît, au contraire, comme une marque de sa haute éducation sociale et de sa sagesse.

Le seul cas où cette femme si raisonnable perd patience, c'est lorsque l'adultère du mari vient à porter atteinte à la situation des enfants, ou simplement à compromettre la fortune. Il peut arriver encore que la jalousie s'en mêle. On le sait, une disposition de la loi, que nous discuterons plus tard, empêche le coupable d'épouser sa complice. Dans ces conditions, nombre de femmes qui, par égard pour leurs enfants ou dans la douleur de perdre un nom auquel elles tenaient, auraient hésité à demander le divorce font constater officiellement l'adultère de leurs maris, afin de les mettre dans l'impossibilité de se refaire un bonheur dans un nouveau mariage avec une rivale préférée.

Il est bien remarquable que, sur ce chef, l'attitude du mari soit toute différente. D'abord, quand il a à se plaindre, les questions d'argent ne comptent pas pour lui, surtout s'il a quelque nouvel amour en tête.

— Donnez-lui tout ce qu'elle voudra, mais rendez-moi la liberté !

Il est nécessaire que les avocats et les avoués se gardent pour faire comprendre à leur client que l'on n'est pas toute la vie excédé ou amoureux, et qu'il faut défendre pied à pied ses intérêts.

Ensuite, le mari répugne à faire constater officiellement l'adultère de sa femme, tout justement dans la crainte de lui rendre impossible le mariage avec le complice. S'il a encore quelque reste de pitié — cela se voit — pour celle qui l'a tant fait souffrir, il ne veut pas ajouter de la honte à la honte qu'elle s'est attirée elle-même. Il se préoccupe de ce qu'elle deviendra dans l'avenir. Il souhaite qu'elle trouve un protecteur. Au contraire, s'il déteste sa femme, s'il a tenu pour un être insupportable, il est enclin à mettre l'homme qui la courtisait dans la nécessité morale d'épouser une furie. D'ailleurs, il se frotte les mains dans la pensée que la lune de miel des nouveaux époux ne tardera pas à roussir. Leur désunion est sa justification aux yeux du monde, sa revanche de mari trompé.

Ce sentiment est parfois si fort qu'il aboutit à des effets décidément comiques. On est en train de plaider sur l'adultère d'un mari qui avait obtenu le divorce contre sa femme. Il s'était bien gardé de faire constater l'adultère, pour ne point fournir au complice un prétexte d'éviter « son devoir ». Malgré cette magnanimité, l'amoureux, mis au pied du mariage, faisait des difficultés pour entrer dans un contrat. Le mari divorcé a spontanément offert à son ancienne femme une somme importante pour la redoter, en quelque sorte, à la condition toutefois qu'elle déciderait son ami au mariage.

Ainsi, disait ce philosophe, je serai tout à fait débarrassé d'elle. Elle ne pourra plus se parer frauduleusement de mon nom... J'échapperai à ses demandes d'argent... Enfin, j'aurai la satisfaction de voir un chien enfermé avec une chatte dans une petite cage...

Tels sont les motifs qui empêchent les époux de recourir à la constatation officielle de l'adultère pour obtenir le divorce.

En dehors de ces raisons qui leur sont personnelles, d'autres tiennent aux conditions mêmes exigées par le législateur pour que l'adultère soit une cause péremptoire de divorce.

En effet, au point de vue civil, la difficulté de la preuve exigée par la loi est très grande. D'abord les coupables prennent leurs précautions et leur défiance est accrue par la conscience du péril auquel ils s'exposent. Ensuite, la constatation elle-même est malaisée. Il faut que l'époux qui se croit outragé adresse sa plainte au procureur de la République. On exige de lui la quasi-preuve de ses griefs. S'il est possible, afin d'éviter les erreurs sur la personne — lesquelles ne sont vraiment guères qu'au Palais-Royal, — il doit fournir les photographies des deux complices. Le procureur envoie ce dossier au commissaire de police. Celui-ci se livre à une petite enquête. Plus ou moins secrètement, il interroge des concierges, des domestiques. Il met ses limiers sur la piste. S'il lui semble que les faits sont exacts, il renvoie au procureur le dossier grossi de ses observations. C'est la troisième étape. Il y en a une quatrième et une cinquième : le renvoi du dossier au juge d'instruction, enfin à l'époux outragé.

Il est rare — qui s'en étonnera ? — qu'une indiscrétion ne se produise pas autour d'un secret connu de tant de personnes. Une dernière raison pour laquelle l'adultère légalement constaté enlève si modestement les statistiques du divorce est donc que le jour où le commissaire de police vient frapper à la porte de la chambre suspecte, et la fait ouvrir « au nom de la loi », les oiseaux qu'on voulait prendre sont généralement dénichés.

... J'ai dit que le divorce, tel que nous le pratiquons, avait des allures de co-

médie. Comme l'adultère, légalement constaté, lui donnerait une couleur tragique, on n'en use pas.

Hugues Le Roux.

## Échos

### La Température

Des neiges ou des pluies sont tombées dans le nord et l'ouest de l'Europe ; en France, elles ont été presque générales ; à Paris, le baromètre en hausse marque 765mm. La température se relève sur nos régions ; le thermomètre, à 7h au-dessus du matin, montait à 10° dans l'après-midi ; on notait 12° à Biarritz et 14° à Alger. Le temps se met au doux, mais les pluies sont toujours probables. Dans la soirée, le thermomètre était à 9° et le baromètre, vers minuit, restait à 762mm.

Monte-Carlo. — Thermomètre : le matin à huit heures, 9° ; à midi, 15°. Temps magnifique.

### Les Courses

Courses à Marseille. — Gagnants de Robert Milton :  
 Prix des Violettes : Bohémien.  
 Prix du Frioul : Exquis.  
 Prix de la Société des Steeple-Chases de France : Menil Jean.  
 Prix du Pharo : Mirilton II.

### LE MYSTÈRE DES LIQUES

En 1890, je l'ai rappelé plus d'une fois, les pères de la République actuelle étaient enrégimentés contre l'armée. Jules Simon, Jules Favre réclamaient le soldat-citoyen et la substitution d'une garde nationale aux armées permanentes. Le plus raisonnable des journaux de la gauche, le Temps, contenait une rubrique quotidienne intitulée « Les Gaietés du sabre », et dans laquelle un journaliste de talent prédisait à la direction des musées nationaux par des tartines amères sur les traitements que faisaient subir aux bourgeois et aux simples soldats des galonnés sans vergogne. Gambetta lui-même débütait à la Chambre en défendant deux chasseurs à pied envoyés aux compagnies de discipline pour avoir assisté à une réunion de la salle Lévis, où l'on prêchait l'assassinat de Napoléon III et où l'on commentait l'ode à la petite balle de Félix Pyat.

C'est même une des plus énormes bouffonneries de l'histoire que l'aventure de ces gens qui, après avoir réclamé la disparition des armées permanentes, ont voté et fait accepter le service militaire universel et obligatoire.

Mais à cette fin d'empêcher l'opposition s'ingéniait à remplir et à démolir l'armée, et un groupe de messieurs avait manifesté l'intention de fonder une ligue pour défendre l'armée et pour affirmer sa foi dans les destinées de la patrie, on eût regardé comme des fous les promoteurs d'une pareille combinaison.

Aujourd'hui, le plus moderne des académiciens, l'auteur du Nouveau Jeu, Lavedan, déclare tranquillement ceci : « J'ai signé parce que j'aime l'armée. » Et tout le monde a l'air de trouver naturel que des académiciens et des professeurs se mobilisent pour venir au secours d'une institution qui absorbe pour son entretien le tiers du budget national, qui possède les plus formidables engins d'attaque et de défense, et qui, en elle-même, représente dans ce pays-ci la seule force organisée, respectée, irrésistible. Pourquoi donc les attaques contre l'armée laissent-elles jadis les gens indifférents, et pourquoi les troublent-elles à cet excès aujourd'hui ?

C'est que jadis on croyait que le gouvernement existait et qu'il ne désertait pas sa mission. Les Parisiens eux-mêmes n'avaient pas envie de prendre des libertés trop grandes avec l'Empereur. « Ce gaillard-là culbuterait tout si on l'ennuyait trop », disait-on, et cette idée, non moins que l'épaisseur des moustaches impériales, rendait les gens tranquilles.

Aujourd'hui, le public juge le régime impuissant à produire un homme capable d'avoir une volonté, de prendre une responsabilité. Il voit que le militaire est subordonné au civil et le civil subordonné au voyou. Alors, il prend peur.

Et n'ayant plus devant lui un gouvernement, ce gouvernement sans lequel les peuples latins ne valent rien, il cherche à en établir la caricature, en enfantant des ligues, des groupements, des organismes destinés à remplacer l'organisme officiel désigné et impuissant. Ce qu'il y a de réellement admirable dans ce tohu-bohu, c'est que le percepteur continue à fonctionner et le payeur à payer. C'est ce qui permet d'aller encore. Dieu seul sait combien de temps. — J. CORNÉLY.

### A Travers Paris

Par décision du ministre de la maison royale de Prusse en date du 29 décembre dernier, décision prise en conformité de l'ordonnance du 19 juin 1846, le titre de prince de Sagan a été reconnu à M. le comte Hély de Périgord, qui le portera désormais.

La princesse de Metternich-Sandor, qui écrit en ce moment ses mémoires, a fait de longues recherches dans les archives italiennes sur les événements qui se rattachent à la carrière politique de son mari.

Les pages les plus importantes de ces mémoires seront celles concernant la guerre austro-italienne et les années qui ont suivi, jusqu'à la fin du second Empire, années durant lesquelles le prince de Metternich fut ambassadeur d'Autriche-Hongrie à la Cour de Napoléon III. Ce fut lui, on s'en souvient, qui, avec le comte Nigra, alors ambassadeur d'Italie à Paris et actuellement ambassadeur à Vienne, assista l'impératrice Eugénie au moment de son départ des Tuileries.

Un modeste et touchant convoi s'acheminait hier sous la pluie vers le petit cimetière d'Asnières. Deux fillettes en deuil, le docteur Roux, de l'Institut Pasteur, quelques amis et trois religieuses suivaient.

C'étaient les obsèques d'une pauvre femme, Mme Jaubert, veuve du savant dont le Figaro, l'an dernier, a peu près à pareille date, raconta la fin lamentable.

Depuis cette époque, grâce au docteur Roux, la malheureuse veuve avait été recueillie dans une maison de retraite de la banlieue parisienne, gracieusement mise à sa disposition par Mme Denys Cochin. Grâce à lui encore, ses fillettes avaient été adoptées par le Conseil municipal et placées dans l'un des meilleurs établissements de Paris. Grâce à lui toujours, Mme Jaubert ne dormirait pas dans la fosse commune son dernier sommeil.

Et voilà comment l'un des plus grands savants de ce temps occupe ses rares loisirs.

Grâce à l'active intervention de M. Bouvard, le square de la Sorbonne, dont on ne pouvait espérer l'aménagement avant la fin de l'été, au train ordinaire des formalités administratives, pourra être ouvert au public dès le printemps. Le décret d'utilité publique signé par le Président de la République, sur avis du Conseil d'Etat, a paru, en effet, hier matin à l'Officiel, et l'on peut dire que c'est au moins trois mois de gagnés, car l'établissement et la signature d'un pareil décret demandent ordinairement un délai minimum de deux mois.

Aux termes de ce décret, le préfet de la Seine est autorisé à acquérir le terrain nécessaire au déagagement du musée de Cluny, « soit à l'amiable, soit par voie d'expropriation ».

La dépense pour l'acquisition du terrain et l'aménagement du nouveau square est évaluée à douze cent mille francs, qui seront couverts par les produits de la conversion de l'emprunt de 1886 et par une subvention de l'Etat équivalente à la moitié de cette somme.

Nous verrons donc tomber dans quelques jours les affreuses palissades qui masquent encore la jolie façade de l'abbaye de Cluny.

### INSTANTANÉ

#### M. LAURANCEAU

Vient d'être nommé trésorier-payeur général du Gard. Ancien préfet du Nord, purement et simplement remplacé par M. Brisson. Etait, avec M. Lutaud et M. Rivaud, un des trois titulaires de grande préfecture que le ministère radical avait brutalement exécutés. M. Lutaud a été, depuis, nommé préfet d'Alger. Voici M. Laurenceau trésorier général. M. Rivaud va être, dit-on, pourvu lui aussi, à bref délai, d'une compensation. Et ainsi, petit à petit, sans que cela puisse aucunement affecter des allures de représailles, le ministère actuel aura pansé les blessures faites par ses prédécesseurs.

La disgrâce de M. Laurenceau avait été d'autant plus imméritée qu'il était un préfet de carrière, ayant franchi tous les échelons de la hiérarchie. Cinquante et un ans. Avocat. Entré dans l'administration en 1879 comme sous-préfet de Miracourt. Successivement sous-préfet d'Arras, sous-préfet de Brest, préfet de l'Indre, secrétaire général de la Seine, préfet de l'Aisne et préfet du Nord.

Eut le tort grave, dans ce département, de ne pas se mettre à la remorque des collectivistes. Pour comble de malheur, c'est sous son administration que M. Dron, une des têtes de colonne du parti radical, fut battu par le progressiste Masuré. C'était plus qu'il n'en fallait pour que M. Laurenceau, à l'avènement du cabinet radical, fût brisé comme verre. Cela n'a pas manqué, et, du coup, les mécontents se sont mis à trembler, les bons ont été rassurés, et c'est M. Dron qui a été réélu à la place de M. Masuré.

M. Laurenceau n'en avait pas moins payé de quatre mois de mise à pied le crime d'être resté fidèle à la politique progressiste. Le voilà aujourd'hui remis en selle. Tout n'est qu'heur et malheur dans la vie d'un fonctionnaire, et le métier de casseur de pierres est évidemment un peu plus dur, mais il est aussi beaucoup plus stable !...

M. de Souza Roza, ministre de Portugal en France, a quitté Paris depuis quelques jours, se rendant à Lisbonne pour y passer les fêtes.

Un nouveau succès vient s'ajouter à tous ceux qu'a déjà remportés M. Camus, l'habile photographe du Figaro. Le diplôme d'honneur a été décerné aux superbes envois qu'il a faits à l'exposition de la Société industrielle de Rouen, dans la section des arts photographiques, où cependant il avait à lutter contre de nombreux concurrents.

Les abonnés du Figaro qui, en si grand nombre déjà, ont passé par les ateliers de M. Camus, rue Vivienne, pour y profiter de la superbe prime qui leur est réservée, ne seront certainement pas les derniers à ratifier la récompense qui vient de lui être attribuée.

Dans le but d'assurer la baisse sur le prix des nouvelles pièces de cinquante centimes au millésime de 1897, que les amateurs achètent avec une prime de 30 à 40 francs, des spéculateurs ont fait courir le bruit qu'il s'en était fabriqué beaucoup de fausses, qui avaient été répandues dans la circulation.

A la Monnaie et à la Banque de France, on déclare ces rumeurs mal fondées. La surveillance méticuleuse qui s'exerce dans ces deux grands établissements n'a pas amené la découverte d'une mise en circulation de pièces fausses à la nouvelle effigie.

Comme ce sont les pièces patinées qui sont les plus recherchées, à cause de leur petit nombre, il se peut qu'un certain nombre de pièces ordinaires aient été soumises à un patinage artificiel, après leur sortie de la Monnaie ; mais cela ne cons-

tituerait pas une falsification proprement dite. Ce serait une fraude qui n'atteindrait que les amateurs, et non le gros du public.

L'Institut vient de faire remettre à la Société de la Croix-Rouge la somme de 2,584 francs, produits des entrées du samedi au musée Condé, du mois d'août au mois d'octobre.

On sait que l'Institut a pris cette décision pour rendre le plus touchant hommage à l'intérêt que le duc d'Aumale portait à la Croix-Rouge dont il était le président.

Cette année encore, le musée Condé sera ouvert dans les mêmes conditions, à partir du printemps.

### Hors Paris

Millionnaires britanniques. Pendant l'année 1898, le Tribunal de Probate a homologué les testaments de quatre-vingt-douze millionnaires. Cinquante-deux de ces riches défunts ont laissé de deux millions cinq cent mille francs à cinq millions ; vingt-quatre, de cinq à dix millions ; dix, de dix millions à vingt-cinq millions ; six ont laissé plus de vingt-cinq millions ! Parmi ces derniers, le plus riche était lord Hillingdon, plus connu comme Sir Charles Mills, un des associés de la banque Glyn, Mills, Currie et Cie, dont la fortune a été évaluée à 1,480,000 livres sterling, ce qui fait trente-sept millions de francs. Quant à ceux qui ont laissé moins de 100,000 livres (deux millions et demi de francs), on n'en parle pas, et la liste en serait trop longue. Pour les millions, on ne peut pas dire qu'ils n'en ont pas, en Angleterre !

Au cours de l'année 1899, on ne célébrera pas moins de trois noces d'argent dans les familles régnantes d'Europe.

Le 11 janvier prochain, le duc de Saxe-Cobourg et Gotha, second fils de la reine d'Angleterre, célébrera le vingt-cinquième anniversaire de son mariage avec la grande-duchesse Maria Alexandrovna, fille unique de l'empereur Alexandre II de Russie. De ce mariage sont issus un fils, le prince héritier de Saxe-Cobourg-Gotha, et quatre filles.

Le 16/28 août, style russe, il y aura vingt-cinq ans que le grand-duc Vladimir de Russie a épousé la princesse Marie Paulovna, fille aînée du grand-duc Frédéric-François II de Mecklembourg-Schwerin. La grande-duchesse Marie Paulovna est la première princesse qui ait conservé sa religion en épousant un grand-duc russe.

Enfin, le duc Charles-Théodore de Bavière, le célèbre philanthrope-oculiste, fêtera ses noces d'argent le 29 avril. Marié en premières nocces à la princesse Sophie de Saxe, sœur du roi de Saxe actuel, le duc Charles-Théodore a épousé, le 29 avril 1874, la princesse Marie-Josèphe de Bragance.

Toujours en 1899, la reine Victoria d'Angleterre, le grand-duc de Mecklembourg-Strelitz, qui est, comme on sait, aveugle, et le duc George de Cambridge accompliront leur quatre-vingtième année.

Au congrès international archéologique et anthropologique qui s'est tenu en 1892 à Moscou, on décida que le congrès suivant aurait lieu à Constantinople, et, en cas de difficultés, à Athènes ou à Bucharest. Ces trois villes n'ayant pu souscrire au désir qui leur était exprimé, le prochain congrès archéologique et anthropologique se tiendra vraisemblablement à Paris pendant l'exposition de 1900.

### Nouvelles à la Main

Taupin a dit à sa concierge, en lui donnant ses étrennes :

— Par la même occasion, je vais vous payer mon terme.

— Mais, monsieur Taupin, rien ne presse...

— Je sais bien ; mais c'est pour en finir d'un coup avec tous les embêtements !

### Le Masque de Fer.

MORT D'ÉDOUARD HERVÉ

Le journalisme et l'Académie française ont fait, hier soir, une perte des plus sensibles et tout à fait inopinée.

M. Edouard Hervé lutait depuis plusieurs semaines contre les atteintes d'un mal qui semblait définitivement vaincu, lorsqu'il est mort presque subitement, hier, mercredi, à dix heures du soir, en pleine possession de cette grande intelligence et de cette invincible vaillance qui étaient le fond de son caractère et de sa vie.

La génération actuelle ne connaît en lui que le directeur du journal Le Soleil, qu'il créa en 1876 et dans lequel il ne cessa de lutter en faveur du Comte de Paris, puis du duc d'Orléans, exhortant les princes à la décision et à l'action.

C'est d'ailleurs au directeur du Soleil que l'Académie française ouvrit ses portes, à la mort du duc de Noailles, le 11 février 1886 ; et c'est par conséquent de la fondation de ce journal monarchiste, le premier grand quotidien à 5 centimes, que date pour la foule la célébrité du nom d'Edouard Hervé.

Mais, pour une élite de lecteurs, d'hommes politiques et d'écrivains, dont le souvenir est encore charmé, c'est surtout avant cette période qu'il faut aller le chercher et le fixer pour l'histoire, au milieu de polémiques encore plus sonores et de luttes beaucoup plus vives.

C'est de 1863 à 1875, qu'Edouard Hervé a vécu sa vie la plus éclatante et la plus féconde.

Journaliste dans l'âme, journaliste qui ignorait peut-être sa réelle valeur, puis-

qu'il rêvait constamment de s'échapper et de s'enfuir vers les régions autrement fallacieuses de la politique, il donna, pendant ces douze années, dans la presse du second Empire et des commencements de la République actuelle, la mesure de ses immenses qualités.

Au Courrier du dimanche, au Temps, à l'Époque, sous la direction Feydeau ; au Journal de Genève, il apparut, dès sa sortie de l'École normale, comme rédacteur principal, collaborateur ou correspondant.

Mais ce fut à partir de 1867 qu'il marqua sa vraie place, le jour où, profitant de la nouvelle loi du 19 janvier sur la presse, il put fonder avec J.-J. Weiss le premier journal de véritable opposition à l'Empire, le Journal de Paris.

Très vite, par l'ardeur de sa polémique et par la fermeté de son dogme autant que par l'élégance de sa pensée, il devint le leader le plus apprécié de la monarchie constitutionnelle, et quand la République survint, Edouard Hervé fut le conseiller le plus justement écouté des princes d'Orléans pour lesquels il avait engagé l'après-combat.

D'autres retracèrent ce combat et décriront comme il convient cette période brillante dans laquelle Edouard Hervé a conquis, en équilibre imperturbable, avec sa plume comme balancier, une place si brillante aux côtés de véritables hommes d'Etat. Au milieu des plus grandes discussions, parmi les pièges et les écueils, son esprit calme, souple et patient ne cessait de dominer : il se retrouvait dans sa phrase toujours sobre, claire et matrasse du mot, comme dans sa physiologie grave, douce, un peu indolente, non pas immobile, mais volontairement égale.

A l'heure où nous apprenons sa mort soudaine, nous ne pouvons rappeler que ses principales qualités, non point retracer son rôle. Un mot, d'ailleurs, résume toute sa vie politique, tous ses sentiments, toutes ses convictions et tous ses efforts : c'est la fidélité à ses illustres amitiés.

Jusqu'à la mort, Edouard Hervé a été fidèle à son parti. Ce n'est certes pas une consolation, mais c'est un nouveau titre de fierté pour ceux qui le pleurent : sa femme, sa fille, la comtesse de Grenaud de Saint-Christophe, son fils, Philippe Hervé, son frère, M. Hervé de Kérouhant, et cette autre famille à laquelle il a donné l'infatigable exemple du travail et de l'honneur, la Presse française.

Gaston Calmette.

## QUAND COMMENCE LE XX<sup>e</sup> SIÈCLE ?

Puisque, déjà, on ne peut parler de l'année 1900, sans qu'il y ait aussitôt deux camps, l'un affirmant qu'elle finira le dix-neuvième siècle, l'autre prétendant qu'elle commencera le vingtième siècle, il nous a paru intéressant de rechercher, non seulement dans les livres, mais encore auprès des savants les plus autorisés, la vérité.

Si les livres sont absolument précis, les savants nous ont ouvert, de la façon la plus amusante, un horizon sans fin qui permet le développement postique de théories diverses.

La première idée est naturellement d'ouvrir le Dictionnaire de la langue française, par E. Littré qui, on le sait, se renseignait avant d'écrire.

Il dit au mot *Siècle* :

Le siècle actuel a commencé le premier jour de l'année 1801 et finira le dernier jour de l'année 1900.

Pour savoir comment les historiens comptent les siècles, il n'y a qu'à consulter l'Atlas d'Histoire et de Géographie de Bouillet. Un des directeurs de la maison Hachette, M. Templier, nous montre que celui-ci, toujours bien documenté, a fait figurer dans le dix-huitième siècle le traité d'El-Arich, conclu par Kléber pour l'évacuation de l'Égypte, le 7 janvier 1800.

Donc, pour Bouillet aussi, le dix-huitième siècle finissait le 31 décembre 1800.

Mais voici qui est plus catégorique encore.

En son







## LA TEMPÊTE

LE NAUFRAGE DE L'« ANGERS »

(Par dépêche de notre correspondant particulier)  
Dieppe, 4 janvier.

La pénible impression causée par la catastrophe de l'« Angers » n'est pas encore calmée dans la ville de Dieppe et sur le littoral. Il ne saurait subsister de doute sur le malheureux sort du second mécanicien Guillemin, des chauffeurs Delorme, Le Coz et Lévy. Des recherches faites à marée basse, dans la coque de l'« Angers », ont été infructueuses. D'ailleurs, les dépositions du capitaine Fournier et des survivants sont très catégoriques. Pendant l'épave, le sauvetage qui s'est produit au moment où l'« Angers » s'arrêta définitivement au pied des fermes de la jetée, tous les hommes ont été vus sur le pont. Les quatre disparus ont donc été enlevés par des paquets de mer. D'ailleurs, le cadavre de Delorme, porté à l'Est, comme le courant le fait d'ordinaire, a été recueilli ce matin sous la falaise de Belleville-sur-Mer, au milieu des épaves de l'« Angers ». On s'attend à retrouver les cadavres des disparus au même point, dans les prochaines marées. Nos populations maritimes ont trop souvent fait la triste expérience de ces habitudes du courant.

La coque de l'« Angers » est toujours dans la même position. La Compagnie de l'Ouest est à peu près décidée à l'abandonner. Ce serait, dans ce cas, à l'administration maritime qu'il appartiendrait d'en faire le sauvetage.

L'ilot de charpente qui forment les débris du mûrier où se sont sauvés les douze malheureux est encore debout, et c'est miracle ! La jetée détruite avait coûté 100,000 francs. Avec le navire, les pertes matérielles s'élèvent à plus d'un million.

Ce matin, M. Hendlé, préfet de la Seine-Inférieure ; MM. Belmontet, administrateur de la Compagnie de l'Ouest ; de Larminat, sous-directeur de la Compagnie ; Lechallas, ingénieur en chef des ponts et chaussées ; Duros, sous-préfet ; Coche, maire de Dieppe ; R. Lebourgeois, président de la Chambre de commerce, ont visité les lieux du sinistre et se sont entretenus des projets de reconstruction et d'amélioration de la passe. M. Hendlé, obligé de retourner à Rouen pour saluer le Président de la République à son passage, n'a pu recevoir que les sauveteurs, qu'il a vivement félicités. Il a laissé en partant 350 francs pour les familles des marins disparus.

Cet après-midi, M. Grody, chef de cabinet du ministre des travaux publics ; MM. Duros, sous-préfet ; Coche, maire, ont visité les familles des marins Guillemin, Delorme, Le Coz et Grout. Il est impossible de retracer les scènes déchirantes qui se sont produites. Chez Mme Le Coz, par exemple, on perçoit cette phrase au milieu des sanglots : « C'est le troisième mari que la mer me prend, et j'y ai aussi un fils ». M. Grody a quitté ces malheureuses femmes en leur affirmant la sympathie du gouvernement de la République et en laissant un premier secours.

Le délégué du ministre, a tenu à voir à l'hospice le cuisinier Monès, et chez lui le mousse Trupin, qui en seront quittes pour quelques jours de repos. M. Grody est reparti à quatre heures et demie par le train de marée. M. Duros et M. Coche se sont rendus ensuite chez tous les survivants du naufrage.

Ed. Dequen.

— LONDRES. — Une dépêche de Lloyd de Padstow, 3 janvier, annonce que le steamer italien *Voorwaerd*, allant de Cardiff à Gènes avec une cargaison de charbon, est ancré à environ quatre milles au sud-ouest du cap de Trevose (Cornouailles), avec six pieds d'eau dans la chambre des machines. Le capitaine, un officier et neuf hommes de l'équipage ont été noyés. Le reste a pu quitter le vapeur sur un bateau de sauvetage.

— CHERBOURG. — La tempête règne toujours sur la côte et une brume épaisse couvre la mer.

Un vapeur est en détresse en face de Saint-Vaast. La préfecture maritime a envoyé le *Marsouin* pour lui porter secours. On ignore encore l'identité de ce vapeur.

— BREST. — On signale un nouveau naufrage. Près du Conquet, un bâtiment, dont on ignore le nom, s'est perdu sur la plage des Blancs-Sablons.

La mer rejette des caisses, des moutons, des porcs et de nombreux débris du navire.

Le commissaire de l'inscription maritime du Conquet a ouvert une enquête pour découvrir le nom de ce navire.

Le steamer italien *Edilio*, du port de Gènes, abandonné dans la baie d'Arland, a coulé par dix mètres de fond.

Les naufrages arriveront demain à Brest. Le steamer *Frédéric-Moré*, de Dunkerque, de la Compagnie des bateaux à vapeur du Nord, allant à Bordeaux, a été trouvé en détresse dans les rochers, près Saint-Mathieu.

Le trois-mâts anglais *Jenny-Jones*, venant de Huelva avec un chargement de minerai, et allant à Elmouth, ayant sa voilure enlevée et son mat de misaine brisé au ras du pont par la tempête, a été remorqué à Brest.

Le steamer *Autilles*, venant d'Algérie, a en trente-deux pièces de vin de sept hectolitres chacune enlevées par la mer.

## DANS L'ARMÉE

L'armée a accueilli avec satisfaction les paroles échangées le 1<sup>er</sup> janvier entre le gouverneur militaire de Paris et le Président de la République.

La situation du général Zarlinen pouvait sembler délicate après les attaques dont il a été l'objet. Le chef de l'armée de Paris a su trouver des paroles pleines de tact et de dignité pour dire au Président quels sont les sentiments de cette armée et de l'armée française tout entière. Voici le texte de sa brève allocution :

Monsieur le Président de la République, Je suis heureux d'apporter au chef de l'Etat, ainsi qu'aux ministres de la République, les vœux respectueux de l'armée de Paris.

Au milieu des difficultés légères par l'année qui vient de s'écouler, le gouvernement peut compter plus que jamais sur le dévouement absolu de nos troupes pour faire respecter la loi, comme pour défendre vaillamment, quand il le faudra, le sol et l'honneur de la patrie.

Le Président de la République a répondu :

Monsieur le gouverneur, Je sais que la République peut compter sur son armée, tant pour la défense du sol et de l'honneur de la patrie que pour faire respecter la loi. La loi est la base de notre organisation nationale, comme elle est la base de toute hiérarchie et de toute discipline.

## La bonne France



— Et vous, de quelle Ligue êtes-vous ?

— Moi !... Je suis de la Ligue de ceux qui ne sont d'aucune...

Je suis heureux, mon cher général, de vous voir ici entouré des officiers de l'armée de Paris et de les féliciter, au nom du gouvernement de la République, de leur attachement à leurs devoirs et de l'esprit qui les anime.

M. de Freycinet a remis, hier matin, au personnel de l'administration centrale du ministère de la guerre les décorations accordées à l'occasion de la nouvelle année.

M. le général Niox, inspecteur de la télégraphie militaire, a été fait commandeur de la Légion d'honneur ; MM. Maucière, contrôleur de l'administration de l'armée ; le commandant Delcroix, officier d'ordonnance du ministre ; Sougis, chef de bureau, ont reçu la croix d'officier ; enfin, un certain nombre de croix de chevalier ont été distribuées.

En remettant ces décorations, le ministre a adressé à tous quelques paroles de félicitations et d'encouragement.

Les travaux entrepris par la Compagnie de l'Ouest avec le concours financier de l'Etat, pour doubler la voie ferrée entre Caen et Cherbourg sont activement poursuivis ; on prévoit pour le courant de l'année l'ouverture d'une grande partie de la ligne, peut-être même de la totalité.

Dès le 1<sup>er</sup> mars, la section de Montebourg à Soltevest sera achevée ; les quatre rangées de rails se prolongeront ainsi de Montebourg à Cherbourg.

Le 1<sup>er</sup> avril on livrera la section de Bayeux à Lisieux ; enfin le 1<sup>er</sup> juillet les trains circuleront sur les deux voies de Bayeux à Caen.

Il ne restera à ouvrir que le tronçon de Lisieux à Montebourg, sur 39 kilomètres. Mais on rencontre là des difficultés considérables, entre Carentan et Montebourg surtout. Cette partie du pays est constituée par des terres boisées et marécageuses, très fluides, où l'on eût jadis beaucoup de peine à établir l'assiette de la voie. La même difficulté se représente ; les matériaux descendant dans le sol, il faudra longtemps avant que les terrassements offrent la solidité nécessaire.

Cette zone basse est au-dessous du niveau des hautes marées ; elle peut être facilement inondée en ouvrant les écluses de Carentan. Napoléon 1<sup>er</sup> avait voulu l'utiliser pour creuser un canal entre l'estuaire de la Vire et le havre de Port-Bail, en face de Jersey. La chute de l'Empire fit abandonner l'entreprise, déjà très avancée.

En 1870, on ouvrait les écluses pour créer l'inondation et faire du Cotentin un camp retranché sur le flanc de l'armée de la Loire.

Il y a quelques années on avait projeté de renforcer ces lignes de Carentan par un fort sur l'isthme étroit qui restait seul émergé en cas d'inondation, près de Port-Bail. Le général Mercier l'annonça à la Chambre, mais on n'a donné aucune suite au projet. Celui-ci s'impose cependant. Si le doublement des voies du chemin de fer de Caen à Cherbourg permet d'amener rapidement des renforts en Cotentin, il faut donner à ceux-ci le moyen de barrer complètement la route et leur assurer un point d'appui dans la fortification de cet endroit vital. Jusqu'ici tout s'est borné à organiser militairement le chemin de fer de Cherbourg et Soltevest à Coutances et Rennes ; une voie spéciale permet aux trains parlant de Cherbourg d'aller à Carentan sans rebroussement, en utilisant une partie de la ligne de Carteret. C'est au-dessus de cette voie militaire que le fort d'arrêt devrait être construit.

Des incidents récents ont montré de nouveau l'importance extrême du Cotentin pour la sécurité nationale. On a renforcé Cherbourg, on l'a mis en état de lutter assez longtemps contre une flotte ennemie, mais il importe d'interdire une prise à revers de cette grande place et de ce puissant arsenal. On y parviendra en organisant complètement la presqu'île, en y créant des magasins de vivres et de munitions. A l'époque où Carentan était place forte, cette ville jouait ce rôle ; aujourd'hui il importe de remplacer le

point d'appui abandonné — peut-être à tort.

En attendant, on est allé au plus pressé ; même avec sa lacune provisoire de dix lieues, le chemin de fer à double voie de Paris à Cherbourg permettra d'emmener en un jour des troupes permettant de jeter à la mer tout ennemi qui tenterait la difficile entreprise d'un débarquement. C'est suffisant au début d'une guerre, mais on prendrait-on des renforts assez nombreux si l'on tentait un débarquement pendant que nos armées lutteraient sur une autre frontière ? Les forces territoriales auraient besoin de s'appuyer sur une organisation défensive solide.

Ardouin-Dumazet.

## ORÉXINE

Retenez bien ce nom ! C'est celui d'un remède nouveau qui, dans les Cliniques et Hôpitaux de l'étranger, a donné de merveilleux résultats.

Le « Tannate d'Oréxine » du Dr Steiner, sous forme de tablettes chocolatées, est souverain dans tous les cas d'anorexie. Il stimule les fonctions de l'estomac, guérit la dyspepsie et réveille l'appétit.

## DANS LA MARINE

## L'instabilité du personnel

Lors de la récente visite de M. Lockroy à Toulon, l'amiral Humann a signalé avec beaucoup de raison l'un des défauts de notre organisation maritime, à savoir : l'instabilité du personnel. Commandants, officiers et marins passent d'un navire à l'autre, d'une escadre dans une autre avec une beaucoup trop grande facilité. On arme un navire et on le désarme quelques mois après, à moins qu'on ne le fasse passer en réserve. Or, tous ces changements de position du navire entraînent des changements dans le personnel, et cela ne va pas sans de nombreux inconvénients.

Sans parler des intérêts particuliers qui se trouvent compromis à chaque instant par une instabilité trop grande de résidence, ces armements et désarmements inopinés, ces passages en réserve fréquents jettent le désarroi dans le commandement, annihilent toute cohésion des équipages.

Ce que nous demandons par-dessus tout, à dit fort bien l'amiral Humann, c'est la stabilité dans les armements, ainsi que la fixité dans le personnel embarqué. Les officiers, les sous-officiers et les matelots ne doivent pas sentir leur situation personnelle périodiquement menacée par les fluctuations incessantes imposées à nos unités de combat, suivant qu'elles passent, au point de vue de leur disponibilité, d'une position à une autre. S'il en est autrement, officiers et marins se découragent. Ils ne servent pas uniquement pour l'honneur de servir ; l'appât des récompenses est aussi pour quelque chose dans leur zèle. Qu'attendre d'eux si, par le fait de mesures intempestives, on leur prive des récompenses qu'ils ambitionnent très légitimement ?

A un autre point de vue, tout aussi important, la stabilité dans le personnel est fort désirable. « Je ne saurais dissimuler, a dit l'amiral Humann, que les intérêts d'ordre supérieur qui touchent à la défense nationale sont également atteints par la mobilité de nos armements. Cette instabilité affaiblit la tradition et l'esprit de méthode dans l'instruction, compromet l'emploi d'un matériel défectueux avec lequel les hommes n'ont pas le temps de se familiariser, détruit la cohésion de nos équipages et nous empêche enfin de réaliser cette union intime de l'âme et du corps, sans laquelle nos unités les plus puissantes ne posséderont pas la plénitude de leur force. »

Les doléances de l'ancien commandant de l'escadre de la Méditerranée méritent d'être entendues. On rendrait à notre marine un signalé service en donnant plus de stabilité aux arme-

ments et, par suite, au personnel. L'occasion est bonne d'exprimer ce vœu, puisque de nouveaux armements viennent d'être ordonnés.

Marc Landry.

## POUR LES CANTONNIERS

Ce ne sera pas une fête ordinaire, la fête qui va se donner samedi prochain, dans les salons de l'hôtel Continental. Je veux parler du bal de bienfaisance organisé par le Touring-Club de France, sous la présidence du docteur Just Championnière, au bénéfice des cantonnières.

Je pense bien qu'on y verra une délégation de la corporation intéressée. Les cantonnières, en effet, commencent à aller dans le monde. Ils étaient déjà représentés, l'autre jour, au banquet offert à M. Abel Ballif, à l'occasion de sa décoration, bien due, en vérité, au premier Français qui ait su, à force d'énergie, de souplesse, de patience et de diplomatie, amener les Ponts et Chaussées à composition. Accueillis avec enthousiasme, leurs mandataires y ont fait excellente figure. A plus forte raison, leur place est-elle marquée à cette originale soirée de l'hôtel Continental, donnée spécialement pour eux, et dont ils seront les héros.

Jusqu'ici, personne, pour ainsi parler, ne s'était occupé de ces humbles fonctionnaires, auxquels nous devons l'incomparable système de routes carrossables — les plus belles du monde — qui valent à la France l'admiration de tous les étrangers, sans en excepter les ennemis. Dieu sait, pourtant, s'ils méritent, en outre de la sympathie générale, la sollicitude et la pitié ! Esclaves d'un devoir attachant, ingrat et pénible, condamnés, pour que rien ne cloche sur le réseau circulaire par où s'épanche à flux continu la vie nationale, à passer la plus grande partie de leur existence dehors, exposés à toutes les intempéries, tour à tour rôti par le soleil et raidi par le gel, presque toujours chargés de famille, ils sont, par-dessus le marché, misérablement payés. C'est tout juste s'ils gagnent de quoi de quoi s'assurer, sous par jour — à peine de quoi la pluie font rage, le quotidien quignon de pain sec arrosé d'eau claire. Un accident, un chômage, un accroc, et c'est la détresse noire, la famine sans phrase, dans toute son archaïque horreur.

C'est à ce prix que les orniers sont comblés, que les tas de cailloux que vous savez s'alignent régulièrement, pacifiques munitions, parés pour toutes les surprises, que tombent avaries et cycles, automobiles et calèches, diligences et pétroleuses peuvent rouler en sûreté de Brest à Nice et de Bayonne à Dunkerque.

Il existe, sans doute, pour les cantonnières de chaque département, une caisse de secours mutuels. Mais, en outre que, la plupart du temps, cette caisse est fort maigre, et pour cause, elle ne saurait être, dans les cas d'urgence, d'aucune utilité. Qu'il survienne une blessure, une maladie, un décès — autant de mésaventures auxquelles les cantonnières sont peut-être plus exposés que les autres : c'est une catastrophe irréparable.

Il appartenait au Touring-Club de France — au T. C. F., comment l'appellerait-on familièrement les initiés dans leur argot cabalistique — de prendre l'initiative de remédier à ce triste état de choses. Ce n'est pas la première réforme dont nous aurons été redevables au T. C. F. : ce ne sera pas non plus la dernière.

Savez-vous que c'est une institution, une institution puissante et prospère — pour un peu je dirais un Etat dans l'Etat — que ce Touring-Club qui, né d'hier, puisqu'il n'a pas encore neuf ans, compte déjà 70,000 membres, et, malgré des dépenses relativement énormes, soldes son budget annuel, qu'alimentent d'insignifiantes cotisations de cent sous, par des excédents de plus de cent soixante mille francs ?

En cette lamentable et critique fin de

siècle, où, à en croire les pessimistes et les découragés, tout se corrompt, tout s'émiette et tout s'effondre, le succès sans précédent du Touring-Club est là pour attester qu'il ne faut jamais désespérer de ce pays, dont les réserves d'élasticité sont inépuisables. Du moment que le Touring-Club s'est imposé à l'ad-mi-nis-tration, c'est qu'on peut tout faire chez nous, à la condition de grouper quelques hommes sachant encore vouloir.

Cette force qui roule, dont les esprits superficiels avaient commencé par rire — « une association de touristes, en vérité, la belle affaire ! » — mais dont le programme est plus complexe et d'une plus haute portée qu'il n'en a l'air, cette force qui roule finira peut-être par nous refaire une France, une France vigoureuse, entreprenante, hardie, consciente d'elle-même, fière de *self-help* et de solidarité militante, comme elle nous a déjà refait nos vieilles routes, auxquelles elle est en train de rendre leur animation et leur galeté d'autrefois, fâcheusement éteintes depuis l'avènement des chemins de fer.

Le président du Touring-Club, M. Abel Ballif (déjà nommé), peut être fier de l'œuvre à laquelle il a consacré sa vie, et où il met toute son âme d'apôtre et d'homme d'action. Ai-je dit que c'est M. Abel Ballif qui, le premier, sûr d'être approuvé et suivi par tous les « Técélistes », a pris en main la cause des cantonnières ? Ceux-ci ne pouvaient trouver un meilleur avocat...

L'un des principaux articles du *Credo* du T. C. F., c'est le culte de la Route, considérée à la fois comme le champ de manœuvre et de récréation de la France ambulante, et comme l'instrument essentiel de la richesse nationale. Un culte qui, je vous prie de le croire, n'a rien de platonique. Ses frais ne sont pas élevés, en effet, pour ces cinq dernières années, à moins de 170,000 francs, qui n'ont pas servi seulement à dresser des cartes, à planter des poteaux indicateurs, à établir, par-ci, par-là, des trottoirs « cyclables », à machiner, en un mot, les grands chemins, en vue d'un avenir plus ou moins proche, comme un décor de féerie, mais à entreprendre et à mener à bonne fin, aux lieux, places et profit de Quide-Droit, et en complément de sa besogne officielle, de véritables travaux de voirie.

Il était logique que ce culte de la Route s'étendit aux ouvriers qui consacrent à sa construction et à son entretien leur talent, leur temps, leur labeur et leur peine. Le Touring-Club ne pouvait demeurer indifférent aux souffrances des cantonnières.

Il commença par s'affilier, en qualité de membre bienfaiteur, aux sociétés départementales de secours mutuels. Mais, sentant bientôt qu'il y avait mieux à faire, M. Abel Ballif eut l'ingénieuse idée de fonder une caisse de secours immédiats, chargée de parer, par l'en-voi, juste au moment psychologique, d'un, deux, trois ou cinq louis, au plus pressé. Pour décourager les « tapeurs » et les « mendigots », et pour ne pas offrir de prétexte aux agitations subversives, il fut du reste décidé qu'aucun secours ne serait distribué que sur l'avis conforme du supérieur hiérarchique du destinataire, de l'ingénieur ou de l'agent voyer.

Je suis heureux de constater, d'après le volumineux dossier, bourré de notes éloquentes, que j'ai lu sous les yeux, que le haut personnel, loin de se dérober, s'est, au contraire, fraternellement prêté, de la meilleure grâce du monde, à cette collaboration charitable.

La caisse des secours immédiats date à peine de quelques semaines, mais ce qu'elle a déjà discrètement fait de bien est inimaginable... C'est à se demander comment, déjà, elle n'est pas à la veille d'être tarie. Le T. C. F. n'avait pu voter, en effet, plus de 6,000 francs : à la générosité du public de faire le reste.

D'où l'idée du bal de samedi, dont le produit est exclusivement destiné à secourir immédiatement les cantonnières blessées ou malades, leurs veuves ou

leurs orphelins. Ça ne coûtera du reste que 10 francs pour un cavalier, 5 francs pour une dame. J'espère bien qu'on refusera du monde.

Par autorisation spéciale, les officiers de la réserve et de l'armée territoriale pourront y assister en tenue... Le fait est que les routes, qui ont apparemment à jouer un rôle dans la mobilisation, sont fonction de la sécurité nationale. A ce compte-là, les cantonnières, qui les font et qui les soignent, méritent de figurer au premier rang des défenseurs de la patrie. Rien ne s'oppose donc — au contraire ! — à ce que fantassins, artilleurs et cavaliers dansent en uniforme au bénéfice des invalides du génie civil...  
Emile Gautier.

## AVIS DIVERS

EVITEZ LES CONTREFAÇONS de la *Pâte des Prélats* qui, au 1<sup>er</sup> blanc, adoucit la main. Parfumerie Esotique, 35, rue du 4-Septembre.

FAIN GRILLÉ JACQUET, 92, rue Richelieu.

POUR N'ÊTRE JAMAIS MALADE, lisez le *Journal de la Santé*, hebdomadaire. Abonnement 6 fr. par an, 15, rue Bonne-Nouvelle, Paris.

DIAMANTIMIT, par faillite. ERNEST, 24, Italiens.

CHEVEUX ABONDANTS et sains, en détruisant les pellicules par la *LOTION VERTE* de LENTHERIC, 245, rue Saint-Honoré, Paris. 5 francs. — Franco 5 francs 85.

GOUTTE GRAVELLE RHUMATISMES Guérison immédiate assurée par LA LISERONNE DAVYSSON

(Envoi franco de la brochure) PHARMACIE NORMALE, 47 et 49, rue Drouot, 15 et 17, rue de Provence, Paris.

M<sup>lle</sup> LACHAPPE, maîtresse sage-femme, reçoit, en consultation, de 2 à 4 h., 37, r. Monthabor, les dames malades, stériles ou enceintes.

TEINT OBSCURCI redevenant clair instantanément avec le *DUVET DE NINON*, poudre de riz de la Parfumerie Ninon, 31, rue d'Artois.

## Nouvelles Diverses

## LA CHARITÉ

Nous avons reçu pour les pauvres recommandés par le *Figaro* : De Marie-Antoinette, pour Mme Marie Touzé, 30, rue de Valenciennes, 10 francs ; pour le ménage Tardiveau, 15, quai d'Ivry, 5 francs. — Total : 15 fr.

## DRAME DE LA JALOUSIE

Un employé de commerce, Eugène Sans, âgé de vingt-trois ans, vivait maritalement, depuis quelques mois, avec une jeune femme de vingt-deux ans, Augustine Pierre. Ils demeuraient boulevard Arago, 50.

La semaine dernière, le jeune homme reçut une lettre anonyme le prévenant que sa maîtresse le trompait avec un de ses amis. Tout d'abord, Eugène Sans ne tint aucun compte de ce lâche avis ; néanmoins, le soupçon ne tarda pas à le mordre au cœur.

Avant-hier soir, Augustine étant restée assez longtemps dehors, sous prétexte d'une course dans le quartier, Sans voulut absolument savoir ce qu'elle faisait. Il se fit et fit faire, comment elle avait employé son temps. Une discussion très violente s'engagea entre eux et, la jeune femme ayant dit à son amant qu'elle entendait reprendre sa liberté, celui-ci, arrivé au paroxysme de la colère, prit un couteau et en porta plusieurs coups à la pauvre fille qui tomba, sanglante, sur le parquet, en appelant à son aide.

Ses cris furent entendus. Des voisins accoururent et le meurtrier fut remis entre les mains des gardiens de la paix, qu'on avait été chercher. Il a été envoyé au Dépôt, hier matin.

La blessée a été transportée, dans un état très grave, à l'hôpital Cochin.

Vers deux heures de l'après-midi, un homme d'un certain âge, qui dînait au restaurant Mouriez, boulevard Poissonnière, a été pris d'une indisposition subite et a roulé à terre, évanoui.

On lui a donné immédiatement des soins et, par l'ordre de M. Archer, commissaire de police, il a été transporté à l'hôpital Lariboisière.

Là, on a trouvé sur lui une somme de 30,000 francs, en dix billets de banque, qu'il avait touchés dans la matinée dans une banque voisine, et des papiers indiquant qu'il s'appelait V.C., âgé de soixante-huit ans, et demeurait rue Lullion, quartier Sud-Ouest, à Rennes.

## ACTE DE COURAGE

Un cheval, attelé à une voiture de commerce, s'était subitement emballé, hier matin, à onze heures et demie, rue Berger. L'animal s'engagea, à fond de train, dans l'impasse des Bourdonnais. A ce moment, les enfants sortaient en grand nombre de l'école située dans cette impasse. Un malheureux était imminent, une longue file d'éclèves se trouvant au milieu de la voie.

Un gendarme de la brigade de Passy, qui sortait d'une maison où il venait d'apporter un pli, voyant le danger qui courait les enfants, s'élança résolument à la tête de l'animal affolé qu'il parvint à maîtriser, après avoir été traîné sur un parcours d'une vingtaine de mètres.

Les témoins de cet acte de courageux dévouement ont vivement félicité le brave militaire qui, très modeste, voulait se soustraire à l'éloge qu'il lui était fait.

Hier matin, à onze heures et demie, le cocher de M. X., grand industriel du quartier de Reuilly, revenant du bois de Vincennes où il était allé promener le cheval, un superbe bai-brun, attelé au coupé de son maître, lorsque sur le cours, à la hauteur du chemin de fer de ceinture, le cheval fut effrayé par le sifflet d'une locomotive. Il partit à une allure vertigineuse, renversant sur son passage des voitures à bras et des charrettes en stationnement et qui étaient heureusement vides.

Arrivée aux colonnes de Philippe-Auguste et de Saint-Louis, entrée de la place du Trône, la voiture heurta l'angle de la colonne de gauche. Le choc, violent, culbuta le cocher qui tomba, non à terre, mais sur le cou du cheval.

Dans cette difficile position, le cocher, avec une admirable présence d'esprit, détacha son cache-nez et en couvrit les yeux du cheval qui, aveuglé, s'arrêta net à cinquante centimètres des palissades qui entourent les travaux du Métropolitain.

L'intelligent et adroit cocher a été félicité par tous les témoins de cette scène.

## LES CAFÉS CARVALHO

Quand on veut effrayer un Oriental, on lui promet du « mauvais café ». Mais c'est ce que nous prenons le plus souvent avant l'avènement de la marque qui est le triomphe du jour : les Cafés Carvalho. On les trouve en boîtes cachetées : 85, rue Turbigo ; 26, rue Cadet ; 54, rue du Bac ; 15, rue de Châteaudun, et partout.

Exiger sur chaque boîte le nom, la marque et la signature.

## ACCIDENT

M. Charles Jumel, âgé de quarante-deux ans, employé de commerce, a été victime, hier matin, d'un accident mortel.

M. Jumel brossait ses bottines, vers huit heures, à la fenêtre du logement qu'il occu-



paît au cinquième étage de l'immeuble 36, rue des Ecluses-Saint-Martin.

La chaussure qu'il tenait à la main lui ayant échappé, il se pencha si vivement en dehors de la barre d'appui pour la rattrapper qu'il perdit l'équilibre et vint s'abîmer sur le trottoir.

Quand des passants le relevèrent, il avait cessé de vivre. Le malheureux, dans sa chute, s'était fracturé le crâne.

## LE FEU

T'n incendie qui aurait pu avoir de fatales conséquences a éclaté hier matin, vers sept heures, 41, rue d'Hauteville, dans l'hôtel meublé tenu par M. Thomassin.

Le feu a pris dans le plancher du bureau de l'hôtel, la flamme et la fumée envahirent bientôt l'escalier, coupant la retraite aux locataires de l'hôtel, surpris, dans leur sommeil, par les cris : « Au feu ! » qui poussaient, affolés, le garçon de service. Il y eut une panique indescriptible. Les habitants de la maison, croyant que tout le rez-de-chaussée était la proie des flammes, appelaient désespérément à leur aide. Des femmes apparaissaient, demi-nues, aux fenêtres. Dans leur affolement, elles voulaient se précipiter dans le vide. D'autres s'étaient réfugiées sur le toit. Du dehors, on parvint à les calmer un peu en leur criant que les pompiers arrivaient. Le cornet des pompes se faisait heureusement entendre, et le sauvetage put bientôt commencer. Il ne s'est produit sans que quelques difficultés.

Plusieurs locataires, enveloppés de couvertures et la figure enfouie dans un oreiller, purent être descendus par l'escalier; d'autres passèrent par les échelles de sauvetage; d'autres enfin, M. et Mme Thomassin, notamment, descendirent du premier étage par des échelles ordinaires appliquées le long de la façade. Il ne resta bientôt plus personne dans la maison; le sauvetage s'était accompli dans les conditions les plus heureuses et les sauveteurs avaient encore une fois bien mérité de la gratitude de ceux qu'ils venaient, avec ce dévouement dont ils sont si prodigieux, d'arracher à un terrible danger de mort.

L'incendie a pu être maîtrisé après une heure de travail.

On croit que le feu a été communiqué au plancher du bureau de l'hôtel par un tuyau de chauffage partant de la boutique du rez-de-chaussée.

## UNE MAUVAISE FARCE

Un employé de commerce, M. Joseph B..., demeurant rue du faubourg Saint-Antoine, vit depuis longtemps en mésintelligence avec sa femme. A la suite d'une scène orageuse, Mme B... se retira, avant-hier, à la campagne, aux environs de Paris, et le mari en profita pour passer son temps en joyeuse compagnie.

Résolu cependant à se venger de son épouse, il lui écrivit ce laconique mais terrible billet : « Je n'aimais que toi, tu n'as pas su vouloir le comprendre. Quand tu reviendras à la maison, tu trouveras mon cadavre se balancant à la suspension de la salle à manger ! »

Mme B... revint aussitôt à Paris; ouvrit, affolée, la porte de son appartement et recula épouvantée en apercevant, à la lueur d'une allumette qu'elle enflamma, une forme vague qu'elle prit pour le cadavre de son mari.

Ce n'était qu'un mannequin habilement arrangé par M. B... mais la commotion ressentie par la pauvre femme a été si violente que Mme B... est en proie à une fièvre cérébrale et que ses jours sont en danger.

Jean de Paris.

J. de P.

## GAZETTE DES TRIBUNAUX

TRIBUNAL CIVIL : M. Trarieux contre Mme de Martel. Jugement. — NOUVELLES JUDICIAIRES.

La 1<sup>re</sup> Chambre civile, présidée par M. Beaudouin, a rendu hier son jugement dans le procès en 50,000 francs de dommages-intérêts intenté par M. Trarieux, ancien ministre de la justice, à Mme de Martel (Gyp), à la suite de la publication du *Journal d'un Grinchu*.

Dans cet ouvrage, Mme de Martel avait écrit que « M. Trarieux, autrefois catholique, s'était converti au protestantisme en vue d'un mariage avantageux ».

Le jugement constate, dans les termes les plus honorables pour M. Trarieux, l'inexactitude matérielle de cette assertion : Attendu, dit le jugement, que l'imputation dirigée par les défendeurs contre Trarieux est de tous points inexacte; que si Trarieux a pu contribuer à accorder l'idée qu'il était devenu protestant, tant par son mariage avec une protestante et l'éducation protestante qu'il a donnée à ses enfants que par sa participation publique à diverses cérémonies or-

ganisées par l'auteur de l'*Histoire du protestantisme*, au temple de l'Oratoire, à l'occasion du centenaire de la mort de Rabaud-Saint-Etienne, ou par la Société de patronage des prisonniers libérés protestants, il est certain qu'il ne s'est jamais converti au protestantisme.

Qu'il n'est pas moins établi par les documents versés aux débats que, si l'union qu'il a contractée était de nature à combler tous ses vœux en lui assurant toutes les satisfactions les plus nobles du cœur et de l'esprit, autant qu'elle répondait à toutes les convenances sociales, elle ne lui apportait pas, du moins, la fortune et ne répondait en rien à l'idée de ce que le langage courant appelle « un mariage avantageux ».

Que Trarieux a donc pu très justement se trouver blessé par une imputation qui, le donnant pour « un vulgaire renégat », le signalait en même temps comme un homme sans conscience, faisant trafic, dans un but de lucre, de ses plus intimes convictions.

Par ces motifs, le Tribunal condamne Mme de Martel et M. Flammarion, son éditeur, à payer solidairement à M. Trarieux 50,000 francs de dommages-intérêts.

Défense est faite, en outre, à M. Flammarion, de continuer la mise en vente du *Journal d'un Grinchu* avant d'avoir supprimé le passage condamné, sous peine de dix francs de dommages-intérêts par chaque exemplaire non retiré.

Le Tribunal ordonne enfin l'insertion de son jugement dans quatre journaux de Paris et six journaux de province, au choix de M. Trarieux, et aux frais de Mme de Martel et de M. Flammarion, à raison de 200 francs, coût maximum, par chaque insertion.

Le procès en dénonciation calomnieuse intenté par M. Ernest Judet à M. Emile Zola, qui l'avait accusé d'avoir fait usage contre lui de documents faux en publiant dans le *Petit Journal* les fameuses lettres du colonel Combes, devait venir hier, par défaut, devant la 9<sup>e</sup> Chambre, présidée par M. Bouilleau.

M. Joseph Ménard se présentait pour M. Ernest Judet.

Vu l'encombrement du rôle, l'affaire a été fixée définitivement à huitaine.

Albert Bataille.

## LES COLONIES

Renseignements coloniaux

**Saint-Louis.** — Samory est arrivé avec son fils, quatre femmes et sept capifs par les Messageries fluviales. Il séjournera quelque temps à Saint-Louis sous la garde de l'artillerie.

**Tananarive.** — La réception officielle du 1<sup>er</sup> janvier a été très brillante et particulièrement cordiale.

On a banquet du gouverneur général, le consul anglais a loué avec admiration l'œuvre considérable de la colonisation française dans tout Madagascar, constatant avec bonheur, que depuis les débuts, les rapports courtois entre colons français et anglais dans l'île n'ont fait que s'aggraver, surtout durant l'année dernière; il souhaite voir les relations cordiales continuer le plus longtemps possible.

En terminant, le consul anglais rend un sincère hommage au général Gallieni et à l'armée.

Le discours du docteur Jacobsen, superintendant des missions norvégiennes, a été non moins chaleureux. Rappelant les grands courants de sympathie entre les nations suédoise et française, qui s'accroissent chaque jour, il a proclamé que par ses efforts immenses l'administration française a réalisé des progrès considérables à Madagascar; il a remercié le général Gallieni pour sa bienveillance constante.

La colonie française et européenne, très nombreuse, se pressait à la réception dans les salons du gouvernement général.

Le *Journal officiel* constate que la peste, à Tananarive, est en décroissance par suite des pluies abondantes inattendues.

L'explorateur M. Grandier fils est entré à Tananarive après une mission scientifique dans le sud de Madagascar.

## Informations

A l'Élysée. — Le Président de la République a reçu hier matin :

Le vice-amiral Galiberti, les généraux Robillard, Courty de La Rivière, Chamoin, Henric-Berger.

M. Nouette, gouverneur de la Guyane française.

M. Lasserre, conseiller à la Cour de cassation.

Le procureur général près la Cour de Rouen; M. le président de la Cour d'Appel d'Alger; M. Dramard;

Le préfet de l'Ariège.

Mais le jour vint encore une fois raviver son énergie et la délivrer de l'affolante hantise.

La chair lasse, les yeux comme égarés par ce vertige du cerveau où, durant cette nuit, tant de visions imaginaires s'étaient enchevêtrées, Mme Turel se leva, repentante. Elle se méprisait d'être si faible, s'appêta pour l'immolation de l'après-midi.

Bien résignée à la tristesse, elle s'effrayait seulement des paroles à dire. Cette explication si périlleuse ne lui paraissait plus tant nécessaire. Quelles paroles, quel ton, comment débiter ? Elle redoutait l'aveuglement des phrases et l'attendrissement des larmes. Elle se jugea imprudente.

Au lieu de s'offrir aux risques d'un si émouvant débat sur ce thème dangereux, n'aurait-elle pas dû simplement arrêter le jeune homme par de la froideur, par la dignité d'une réprobation silencieuse ? Il aurait suffi d'un peu de fermeté dans quelques entrevues. Pierre timide, respectueux, eût compris qu'il l'offensait et se fût maîtrisé. Il n'était pas de ces audacieux sans vergogne qui brusquent. Plutôt que de perdre une telle amitié, il aurait refrené sa tendresse inaccoutumée.

Pourquoi donc ce désir d'explications ? Éternels subterfuges du cœur : besoin de larmes, de soupirs, de langueurs, d'attitudes désolées, de paroles dites avec un chagrin sincère, mais qui — on l'espère sans se l'avouer — produiront, par leur charme douloureux, un effet contraire à celui qu'on recherche. Besoin qu'ont les amoureux de larmoyer et de geindre.

Mme Turel, certes, n'était pas consciente de ces motifs mystérieux et troublants comme tous les instincts. Mais sa bonté de femme lui fournait des arguments pour justifier sa dangereuse démarche. « Sans doute, se dit-elle, ma froideur l'eût suffisamment averti. Mais comme elle eût été cruelle à son cœur affectueux ! Pierre sent les choses avec tant d'acuité ! Je n'aurais pas le droit de désoler un homme comme lui pour le

Le général Maillard, commandant l'École de Saint-Cyr, et le général La Veuve ont été le Président d'honneur de sa présence le bal annuel de la Saint-Cyrienne.

M. Félix Faure a accepté.

Convocation d'électeurs. — Sont convoqués pour le 29 janvier à l'effet d'élire un député :

1<sup>er</sup> Les électeurs de l'arrondissement de Baugé (Maine-et-Loire), en remplacement de M. Coudreau, décédé.

2<sup>es</sup> Les électeurs de la 3<sup>e</sup> circonscription de Castres (Tarn), en remplacement de M. le baron Reille, rallié, décédé.

Compagnie internationale des Wagons-Lits. — La Compagnie des Wagons-Lits et des Grands Express européens, étendant avec le début de l'année nouvelle, son réseau à l'égypte, vient d'inaugurer un service de wagons-lits entre Le Caire et Lougour, desservi par un matériel à bogies du dernier modèle, et avec trois départs hebdomadaires dans chaque sens.

D'autre part, la Compagnie vient aussi de prolonger, depuis le 1<sup>er</sup> janvier, le parcours de ses trains de luxe du Calais-Méditerranée-Express jusqu'à San-Remo et vice versa.

## Figaro à la Bourse

Mercredi 4 janvier.

Il y a eu au début un semblant de fermeté, ou plutôt de résistance aux tendances pessimistes; mais cela n'a duré qu'un court instant. On s'est presque immédiatement remis à tourner la manivelle de l'immatériel instrument qui sert à broyer du noir et qui ne fonctionne jamais mieux qu'aux jours où il est question de politique étrangère. On a parlé du pays d'origine ex-hôte Chulalongkorn, et aussi, comme vous pensez bien, de la Chine. Il semble même que nous nous en préoccupions plus que le Stock Exchange, car celui-ci nous envoie, au début, les *Consolidés* à 111 1/16, en légère avance sur hier; il eût valait que la clôture nous marquât le 3 1/2 de la baisse de nos communications.

En outre, on continue à être fortement impressionné par la recrudescence de baisse du *Suez*, que vraisemblablement à la liquidation d'une très grosse position — d'une position « collective » — et qu'on ne peut ou qu'on ne veut pas tout. On ne s'est pas remis encore de l'impression causée par la cherté des reports; et, enfin, quelques intermédiaires poussent les clients à s'aligner, ou tout au moins à se restreindre.

Le 3 1/2 reste à 101 55, au plus bas cours de la journée; cela représente 27 centimes de baisse sur hier, 5 centimes de plus que pour le 3 1/2 0/0 à 104 30. Au comptant, les moins-values sont respectivement de 25 et de 20 centimes.

Les valeurs étrangères ont, elles aussi, été fortement touchées, et, dans la plupart, fermement presque au plus bas. L'*Extérieure* espagnole, à 45 90, est en perte de 70 centimes; le *Bon cubain* 6 0/0 perd 5 francs à 482; l'*Italien* à 94 65 est à 45 centimes au-dessous d'hier; et le *Portugais* à 24 05 est traité à peu près de la même manière. C'est de 25 à 30 centimes que rétrograde le 3 1/2 0/0 Russe 1894 à 94 50 et le 3 1/2 0/0 1896 à 94 55. C'est de 20 centimes que fléchissent le *Turc C* à 27 05 et le *Turc D* à 22 05. C'est de 4 francs que s'amoliront la *Banque ottomane* à 549; c'est enfin de 55 centimes que diminue le 4 0/0 Brésilien à 57 05, et par 5 1/2 que se chiffre la moins-value de l'*Argentine* à 68 1/2.

Pour les établissements de crédit qui sont atteints — tous ne le sont pas — les diminutions varient entre 2 et 5 francs. La *Banque de France* reste à 3 795, la *Banque de Paris* à 955, le *Comptoir d'escompte* à 588, le *Crédit foncier* à 727, le *Crédit lyonnais* à 815, la *Banque spéciale des Valeurs industrielles* à 254, et l'*Obligation Immobilière de France* remboursable à 475, est ferme à 475.

Le *Lyon* perd 15 fr. à 1 880, le *Nord* 9 fr. à 2 009, l'*Orléans* 3 fr. à 1 800. Les obligations espagnoles, très offertes, repassent tout ceelles ayant gagné hier, et même parfois un peu plus.

Nous arrivons au triste héros de la journée — au *Suez*, qui s'inscrit à 3 430, en nouvelle baisse de 63 francs; on est ainsi à plus de 100 francs au-dessous du cours de compensation établi il y a deux jours ! Le *Suez* perd 17 fr. à 1 285. La *Transatlantique* est ferme à 320. Baisse de 20 fr. sur la *Thomson-Houston* à 1 265. La *Fives-Lille* monte de 14 fr. à 519, l'*OmniBus* de 10 fr. à 1 840. Les *Magasins généraux* sont fermes à 690, ainsi que les *Voitures* à 660. Recul de 7 fr. sur la *De Dion* à 473, et de 8 fr. sur le *Rio* à 847 après 816 et 838. Les *Mines d'or* sont un peu faibles.

Le Boursier.

TELEGRAMMES ET CORRESPONDANCES

Du 4 Janvier

M. Félix Faure au Havre

Le Havre. — M. Félix Faure est arrivé ce soir à 5 h. 7, accompagné du général Bailloud, secrétaire du général, la présidence, des commandants de Lagarenne et

Moreau, et de M. Duval, ami personnel du Président. M. Faure a été reçu sur le quai de la gare par MM. Brindeau, député; Cathala, sous-préfet; Marais, maire du Havre, et un certain nombre de fonctionnaires.

M. Dubosc, chef de M. Félix Faure vient chasser, et ses fils, étaient venus également attendre leur père. Après les salutations d'usage, le Président est monté dans le landau de M. Dubosc, accompagné de ce dernier, du général Bailloud et de M. Duval, et s'est fait conduire à la sous-préfecture où il doit coucher cette nuit.

Ce soir, M. Félix Faure dîne chez M. Dubosc, demain matin, il chassera dans le bois des Hallattes.

M. Félix Faure repartira demain soir à 8 h. 20 pour Paris.

Une foule nombreuse stationnait devant la gare et devant la sous-préfecture; le Président a été accueilli aux cris de : « Vive Félix Faure ! »

CHALONS-SUR-MARNE. — M. Léon Bourgeois, qui devait séjourner ici pendant quelques jours, a quitté aujourd'hui Châlons-sur-Marne pour rentrer à Paris.

## Obsèques d'un matelot russe

Brest. — Une grande manifestation a eu lieu cet après-midi, à l'occasion des obsèques du matelot russe Athanasy Backavef, du croiseur russe *Daghit*, qui a succombé aux suites d'une pneumonie à l'hôpital maritime où il était resté en traitement.

A l'occasion de ces obsèques, le préfet maritime avait donné l'ordre d'envoyer quatre hommes des équipages de la flotte, du deuxième dépôt, et une délégation de dix hommes de tous les régiments et de tous les navires, sous les ordres d'un enseigne de vaisseau, pour rendre les honneurs, à l'effet, dit l'amiral, d'affirmer en cette pénible circonstance la sympathie de la France pour la nation russe et son armée.

Le préfet s'était fait représenter aux obsèques, auxquelles plusieurs officiers assistaient. L'escadre de la mer du Nord avait envoyé une délégation.

Le char funéraire était orné de nombreuses couronnes. M. de Korros, consul de Russie, conduisit le deuil.

L'inhumation a eu lieu au cimetière de Brest.

La fin de la grève

TRÉLAZÉ. — L'accord entre les ouvriers et la Compagnie vient de se faire, et les ouvriers de la carrière de la Grandmaison ont repris le travail.

## Inondations

OLORON. — Sous l'action de pluies diluviennes et de la fonte des neiges, qui vient de couvrir le volume des eaux, le mur de soutènement de la promenade horizontale, actuellement en construction à l'angle du Casino d'Eaux-Bonnes, s'est effondré sur la route nationale n° 134 bis. Il n'y a pas, heureusement, d'accident de personnes à déplorer. On travaille activement au débâlement de la voie.

ANGERS. — La Maine continue à monter rapidement, dépassant déjà les prairies jusqu'au pied des coteaux. Angers semble au milieu d'un immense lac.

La crue de la Loire est plus lente. La pluie continue et le vent souffle toujours en tempête.

DAX. — Le Gave de Pau est à 5 m. 40, à Peyrehorade. La crue continue.

On ne signale pas d'accident de personnes.

PAU. — Entre Cambo et Halsou, la Nive a enlevé la route sur une longueur de cent mètres.

Le pont de Halsou est démolé en partie.

Dans les neiges

GAP. — Deux gendarmes, en tournée au col du Noyer, ont failli trouver la mort dans une tourmente de neige. Le maréchal des logis Jolens et son camarade, le gendarme Salion, entraînés par la bourrasque, furent roisés le long des pentes d'un roc, sur les flancs de cent mètres. Jolens butta contre un poteau télégraphique et y cramponna. Il put alors regagner la route et, de là, le refuge du col d'ou, aidé du gendarme Marcellin, il se mit à la recherche de Salion qui fut trouvé au bord d'un affreux précipice, cramponné à un rocher.

Aidé de ses camarades, Salion a pu gagner le refuge où il est arrivé à moitié mort de froid.

M. Lefrèrie, officier du Mérite agricole

ALGER. — Le ministre de l'Agriculture, en accusant réception au gouverneur général de sa proposition pour la promotion du Mérite agricole, lui a fait savoir qu'il tenait à la faire figurer d'office en tête de liste des nominations algériennes avec le grade d'officier, en témoignage des efforts de M. Lefrèrie pour le développement de l'agriculture en Algérie et de l'intérêt qu'il n'a cessé de marquer aux colons.

14 personnes mordues par un chien enragé

ANVERS. — Quatorze personnes, hommes, femmes et enfants, qui ont été mordues par un chien enragé à Bourghout, sont parties ce matin pour l'Institut Pasteur de Lille.

Argus.

## COURRIER DES THÉÂTRES

Mlle Dudlay est tout à fait souffrante et ne pourra jouer *Phédre* aujourd'hui.

Les abonnés des matinées auront, à quinzaine, le spectacle annoncé : la tragédie de Racine et la *Confidence*, de M. Lavignerie.

Il auront, en outre, la première du drame de M. Paul Meurice, *Sirivençes*, qui devait leur être donné un peu plus tard. M. Albert Lambert a repris, depuis la représentation de janvier, le rôle qu'il a créé.

C'est ce matin, à neuf heures, que Mme Sarah Bernhardt arrivera à Paris par le rapide de Nice.

De demain, comme nous l'avons dit, l'infatigable grande artiste donnera une petite et dernière série de représentations de la *Dame aux camélias* au théâtre de la Renaissance, avant de prendre possession officielle du théâtre des Nations, où elle débitera par la Tosca.

Le *Voyage autour du Code* va commencer sa tournée en France, en Allemagne, en Italie, en Scandinavie et en Amérique.

Pour la France, c'est M. F. Achard qui a acheté le privilège des représentations.

Le *Voyage autour du Code* sera précédé d'un vaudeville en un acte, intitulé : *Préface* de votre entourage, de M. de la Roche.

Ce seront les débuts au théâtre du jeune fils de notre confrère Georges Duval.

Veut-on savoir quelle somme les Parisiens ont apportée à MM. les directeurs de théâtre pendant les trois premiers jours de l'année 1899 ? Pas moins de 300,298 francs, qui se décomposent ainsi :

Châtelet, 81,629; Opéra-Comique, 55,277; Gaîté, 32,240; Porte-Saint-Martin, 22,215; Vaudeville, 16,285; Variétés, 13,718; Palais-Royal, 13,487; Bouffes-Parisiens, 11,721; Folies-Dramatiques, 10,835; Ambigu, 9,873; Odéon, 8,831; Gymnase, 7,842; Nouveautés, 7,375; Théâtre-Antoine, 7,271; République, 6,802; Nations, 5,821; Cluny, 3,788; Déjazet, 2,161; Athénée, 533; Nouveau-Théâtre, 466.

Notez que dans cette liste ne figurent pas l'Opéra, la Comédie-Française, les dix ou douze salles des théâtres à côté, les dix music-halls et les quinze théâtres de banlieue, pour lesquels on peut bien compter 200,000 francs.

C'est donc plus d'un demi-million que Paris a dépensé au spectacle en soixante-deux heures.

Et il y aura des esprits chagrins pour prétendre qu'il y a une crise sur le théâtre !

Matinées annoncées pour dimanche prochain :

Comédie-Française, 1 h. 1/4 : *Struensee*. Opéra-Comique : *Philtémon et Baucis*, le *Caid*.

Palais-Royal, 1 h. 1/2 : *Chéri* ! Porte-Saint-Martin, 1 h. 1/2 : *Cyrano de Bergerac*.

Bouffes-Parisiens, 2 h. : *Véronique*. Gymnase, 2 h. : *Mademoiselle Morassut*. Vaudeville, 1 h. 1/2 : *Georgette Lemoine*. Variétés, 1 h. 1/2 : *Le Voyage autour du Code*.

Nouveautés : le *Contrôleur des Wagons-Lits*. Gaîté, 2 h. : la *Fille de Mme Angot*. Ambigu : *Papa la Vertu* (dernière matinée).

Renaissance, 2 h. : *Phédre* (Mme Sarah Bernhardt). Cluny, 2 h. : *Charmant séjour*.

Théâtre de la République, 1 h. 1/2 : la *Porteuse de pain*. Théâtre Antoine, 2 h. : *Résultat des courses*.

Le théâtre Clément annonce les dernières de *Charmant Séjour* et de l'*Aigle sans tache*.

Jeudi 12, première représentation de la *Poule blanche*, vaudeville-opérette en 4 actes de MM. Hennequin et Antony Mars, musique de M. Victor Roger.

Au théâtre Déjazet, dans la *Turlutoute* de Marjolin, M. Monval, souffrant, avait été remplacé très intelligemment, pendant les fêtes, par le jeune Flandre. Tout à fait rétabli, Monval a repris hier le joyeux rôle de Chamouroux, qu'il a si bouffamment créé dans le grand succès de MM. Soulié et Dantier.

De Rouen : « Le théâtre des Arts donnera à Rouen la première représentation de *Hansel et Gretel*, d'Humperdinck (avant Paris : voilà de la belle décentralisation). C'est le directeur, M. Brument, qui conduira lui-même l'ouvrage.

Mme Darlays fait abnégation de sa jeunesse et de sa plasticité et jouera le rôle si difficile de la vieille sorcière (fée Grignote).

De Venise : « L'ouverture de la saison au théâtre de la Fenice vient d'avoir lieu avec *Samson et Dalila*, de C. Saint-Saëns. Succès complet. La Guerrini (Dalila) et le ténor Mariacher (Samson) ont fait bisser le duo du deuxième acte. »

Sait-on que Mme Lilli Lehmann, la célèbre cantatrice dont on a beaucoup parlé ces jours-ci à propos du théâtre projeté de M. de Reszke, est une protectrice farouche des animaux ? Depuis deux ans, elle livre un combat acharné contre la mode qui consiste à gar-

nir les chapeaux de femme de cadavres d'oiseaux.

Un loustic vient de lui jouer un mauvais tour. Il lui a publiquement demandé comment il se pouvait qu'elle trouvât du repos sur des oreillers garnis de plumes arrachées à des animaux vivants. Voici la réponse :

« Permettez-moi, monsieur, de vous dire que je ne trouve pas de repos d'abord sur une plume et que je combattrai cet usage comme je combattrai tout ce qui se rapporte à la cruauté exercée contre un être vivant, homme ou animal ; que je ne trouverai pas de repos tant que je n'aurai pas satisfait, dans la mesure de mes forces, à mon devoir d'homme qui consiste à apporter aide et remède.

« Agréez, etc. »

Mme Lilli Lehmann-Kalisch.

Et voilà Mme Lehmann réduite à poser sa tête sur des oreillers bourrés de varech.

De notre correspondant de Londres : « Pendant le repos forcé de sir Henry Irving, dont la convalescence, bien que lente, suit un cours satisfaisant, le Lyceum est occupé par la Royal Cælia Opera Company, qui joue l'opéra en anglais dans les provinces et fait chaque année un séjour à Londres.</



certo en ré mineur, n° 1 (J.-S. Bach) : Allegro ;  
II. Adagio, III. Finale (allegro moderato) : M.  
Roult Pugno. — *Badinerie* (J.-S. Bach).

Concerts Lamoureux (2 h. 1/2) :  
Ouverture de *Genève* (Schumann). — *Symphonie hémion* (Bethoven) : a) Allegro con  
brio, b) Adagio assai (Marche funèbre), c) Scherzo,  
d) Finale. — *La Chaine d'amour* (reçue lyrique),  
suite d'opéra, poème de M. G. Monroy,  
musique de M. Jules Boulay, chanté par M. Cos-  
siga. — Concerto pour violon (Saint-Saëns) :  
a) Allegro non troppo, b) allegretto con moto,  
c) Finale, exécuté par M. Brundage. — Intro-  
duction du troisième acte du *Tannhäuser* (R.  
Wagner). — *Cortège de Bacchus* (L. Delibes),  
extrait du ballet de *Sylvia*.

Deux centimes, ce soir à la Roulotte.  
Centimes de la revue de P.-L. Flers, *Voyage  
collinaire*, et centimes de la fantaisie de Fé-  
licien Champsaur, Jean Scrive et Georges  
Charlon, *Les Trois Mousmés*. Ces deux ou-  
vrages, où brille si gentiment Myrman Ma-  
nuel, vont recommencer une série qui ne  
sera pas moins heureuse que la première.  
*Minuit et demi*, de Pierre Achard et de Pi-  
tray, fait toujours la grosse joie de la pre-  
mière partie.

C'est samedi prochain et non jeudi, comme  
on l'a annoncé par erreur, qu'aura lieu la  
prochaine grande redoute du Moulin-Rouge.

D'Amiens :  
La seconde audition de *La Nativité*, de  
M. Henri Maréchal, vient d'avoir lieu devant  
une salle absolument comble qui a confirmé  
de tous points l'effet considérable de la pre-  
mière soirée. L'auteur et ses excellents in-  
terprètes, Mmes Baldo, André, MM. Lorrain,  
Selin, Bouclet ont été chaleureusement ac-  
clamés au cours de cette belle soirée, orga-  
nisée par M. Carboni.

A. Mercklein.

## PETITES NOUVELLES

On l'a dit maintes fois : un théâtre bon mar-  
ché, avec des places confortables et un bon spec-  
tacle, est assuré du plus grand succès.  
L'El Dorado en est la meilleure preuve. Moyennant  
un prix des plus modiques, on y assiste, on  
des loges ou on des fauteuils aménagés avec  
confort, d'abord à une partie concert habilement  
variée et à une revue : *Parlons d'autre chose !*  
d'une gaieté endiablée et pétillante d'esprit et  
qui, de plus, est enlevée de vogue par une jeune  
et vaillante troupe d'ensemble.

— MM. Pierre Kok et Edmond Picard terminent en  
ce moment, pour Trianon, une revue en trois  
actes intitulée : *Etre et paraître*, pour laquelle  
M. Léon Vassaux s'est engagé à écrire de la mu-  
sique nouvelle.

## Correspondances Étrangères

## FIGARO A CUBA

La Havane, 15 décembre 1898.

Nous menions à La Havane une vie  
exempte de grandes émotions, quelque  
peu éternelle, quelque peu monotone, lorsque  
l'évacuation, rassurée parfois par les  
progrès de l'occupation américaine sur  
divers points de l'île, quand dimanche  
dernier l'étincelle a fait sauter le baril de  
poudre.

Depuis environ deux mois, un grand  
nombre d'officiers cubains, un plus petit  
nombre de soldats, sont rentrés à La  
Havane dans leurs familles. Les autorités  
espagnoles, tout en voyant de l'œil  
qu'on devine cette affluence d'insurgés  
dans la capitale de Cuba, n'avaient pas osé  
devoir en interdire le séjour à leurs an-  
ciens adversaires. Elles toléraient même  
que les officiers circulaient dans les  
rues revêtus de leur uniforme et des in-  
signes de leur grade. Les officiers des  
deux nations, en se croisant sur les trot-  
toirs ou à la promenade, se contentaient  
d'avoir l'air de ne pas se regarder.  
Tout alla bien tant que La Havane  
fut occupée exclusivement par la gar-  
nison des temps du blocus. Les trou-  
pes qui la composaient étaient l'élite  
de l'armée, et les officiers qui les com-  
mandaient appartenaient en général aux  
meilleures familles d'Espagne. Beau-  
coup de ces officiers fréquentaient la so-  
ciété cubaine et s'y étaient même ma-  
riés. De ces relations mondaines et fami-  
liaires était résultée une bienveillance  
mutuelle, que n'avait pas altérée la di-  
vergence des opinions. L'évacuation finit  
par diminuer dans une proportion consi-  
dérable ce contingent de choix, qui petit  
à petit fut remplacé par des troupes  
affluant de l'intérieur pour s'embarquer.  
Celles-ci, habituées à n'échanger avec  
les Cubains, en fait de politesses, que  
des coups de fusil, arrivèrent à La Ha-  
vane très montées contre eux, et parmi  
elles un détachement du régiment dit  
de Colon, du corps du général Molina,  
auquel les Cubains reprochent les plus  
grandes atrocités.

Depuis l'arrivée de ces nouvelles trou-  
pes, un vent précurseur de l'orage sou-  
fflait sur La Havane. L'orage a éclaté  
dimanche soir vers dix heures et demie,  
au point central du plus beau quartier  
de la ville, en face du Parc central, la  
promenade favorite du soir. L'hôtel Ingle-  
terra, et, à sa gauche, séparé de lui  
par la rue San Rafael, le théâtre Tacon  
(Opéra) dominant ce parc de leurs fa-  
çades. Dans l'axe gauche du théâtre se  
trouve le café Tacon, et de l'autre côté  
de la rue, à l'angle gauche du rez-de-  
chaussée de l'hôtel Inglaterra, se trouve  
le café du Louvre, communiquant par  
une porte basse vitrée avec le grand  
hall de l'hôtel.

Un officier cubain s'étant pris de que-  
relle, au café Tacon, avec quelques of-  
ficiers espagnols, sortit précipitamment,  
traversa la rue, entra au café du Louvre  
et avisant quelques-uns de ses amis assis  
à une table, il les mit rapidement au cou-  
rant du sujet de sa querelle. A la nou-  
velle tout à coup annoncée de la mort du  
général Calixto García, les officiers es-  
pagnols avaient proféré des paroles  
malsonnantes à ses oreilles. Il avait ré-  
pliqué, et la discussion menaçait de dé-  
générer en pugilat, il était parti chercher  
du renfort auprès de ses amis.

Comme il achève de leur donner ces  
brèves explications, les officiers es-  
pagnols surviennent. Les deux partis sont  
en présence : les injures pleuvent, les  
dofis se croisent, on se bouscule, les re-  
vers sortent des poches, des coups de  
poing éclatent de toutes parts. L'un des  
officiers sort, crie : « à la garde », et en  
un clin d'œil une troupe de soldats fait  
irruption dans le café. Les consommateurs  
furent par toutes les issues, la plu-  
part se précipitant dans le grand hall de  
l'hôtel Inglaterra. Sur ces derniers la  
troupe dirige une décharge générale :  
cinq personnes tombent, un mort, quatre  
blessés, dont un, officier cubain, devait  
mourir deux heures après. Une demi-  
douzaine de soldats pénétrèrent dans le hall  
et, du pied de l'escalier, canardent les  
fuyards qui gagnent le premier étage. Un  
jeune homme du nom de Sotolongo est  
frappé à mort ; un Français d'origine,  
M. Alfred Touzet, est grièvement blessé.  
Mais ce n'était pas à eux qu'étaient des-  
tinés ces coups, c'était à ceux qu'ils ac-

compagnaient, les généraux cubains  
Lacret et Julio Sanguily, celui-ci en uni-  
forme blanc, coiffé d'un panama à larges  
bords. Tous deux, suivis de M. Touzet,  
sa sa blessure n'arrête pas, malgré les  
flots de sang qui s'en échappent, réus-  
sissent à gagner le second étage et à se  
réfugier dans les bureaux du général  
américain Green, où ont déjà trouvé  
asile une vingtaine de Cubains. C'est un  
tapage infernal du haut en bas de l'hô-  
tel : détonations, escalades tumultueu-  
ses de tous les escaliers, charges à fond  
de train dans les corridors, coups de  
crosse dans les portes, cris affolés des  
femmes. Vacarme effroyable où l'on  
dirait que l'hôtel va s'entr'ouvrir et s'é-  
fondrer !

Enfin, les officiers américains sortent  
de leurs bureaux ; ils apostrophent en  
anglais des soldats qui ne comprennent  
pas l'espagnol, mais les gestes énergi-  
ques suffisent, et les soldats se décident  
à dévaler à grand bruit les escaliers.

Aussitôt le général Green dépêche un  
de ses officiers auprès du capitaine gé-  
néral Castellanos, lui demandant de don-  
ner les ordres qu'exigent les circonstances.  
L'officier était parti depuis trois  
quarts d'heure, quand plusieurs of-  
ficiers américains et quelques Cubains  
imaginèrent d'aller voir sur le balcon ce  
qui se passe en bas et aux alentours.  
Des balles sifflent à leurs oreilles,  
vite ils se retirent. Durant leur courte  
apparition sur le balcon, l'officier d'or-  
donnance américain est revenu accom-  
pagné d'un capitaine espagnol. Celui-  
ci est le chef des vingt-cinq hom-  
mes envoyés par le capitaine général  
pour répondre à la demande de protec-  
tion du général américain ; tandis qu'il  
se rendait auprès de ce dernier, ses  
hommes, rangés en face de l'hôtel, sont  
précisément ceux qui viennent de pren-  
dre pour cible les officiers américains  
qui s'étaient avancés un moment sur le  
balcon. Il n'y avait pas donné à ses  
hommes l'ordre de tirer ; on veut bien  
l'en croire, mais personne ne veut se  
confier à sa troupe. Le général Green  
décide que les Cubains qui sont venus  
lui demander asile seront reconduits à  
leur domicile par ses officiers.

Tels sont les gardiens de la paix char-  
gés en ce moment d'assurer la sécurité  
des habitants de La Havane. Des indivi-  
dus échangés dans un café des injures  
et des coups : au lieu de les conduire  
tous au poste, la troupe s'en prend aux  
consommateurs, elle en tue trois, elle en  
blesse une foule d'autres. On réclame du  
renfort, et le renfort vous canarde. Com-  
bien nous soupçons après l'évacuation  
du régime, les mots manquent pour ex-  
primer nos soupçons !

Au lendemain de cette nuit d'angoisses,  
le public se trouve en possession de deux  
documents du capitaine général Castella-  
nos. Dans le premier, il *mande et or-  
donne* la fermeture à six heures du soir  
de tous les cafés du Parc central, prohibe  
toutes représentations théâtrales et en-  
joint la dispersion de tout rassemblement  
devant l'hôtel Inglaterra. Il se déclare dé-  
terminé à empêcher le retour des scènes  
lamentables de la nuit, et n'omet que  
de recommander à ses troupes quelque res-  
pect de la vie humaine. Le second docu-  
ment est une allocation aux habitants de  
La Havane : « Les rues de la ville ont été  
témoins de troubles, d'événements la-  
mentables, indignes d'un peuple civilisé ;  
des citoyens paisibles, des militaires es-  
pagnols ont été insultés et attaqués, et ils  
ont dû repousser la force par la force ; le  
sang a coulé et la terreur s'est répandue  
sur toute la cité... Cubains ! le sort de la  
guerre comble tous vos vœux ; vous res-  
tez et nous parlons. Dans notre race, le  
parti qui, à la fin de la lutte, a obtenu  
avantageusement la paix sait toujours  
s'élever à la hauteur de sa fortune. Votre  
devoir est donc de devenir nobles et de  
ne pas nous provoquer, c'est la moindre  
des choses que nous exigeons au lieu et  
place du respect qu'on a coutume de  
garder envers un ennemi qui s'est tou-  
jours montré généreux... Maintenant que  
vous avez atteint votre idéal, ne vous  
laissez pas mener par une poignée  
d'hommes sans noblesse ni bon sens  
qui vous conduiraient, par les chemins  
fangeux des émeutes, à la décomposition  
sociale et à l'anarchie. »

A l'heure même où l'autorité faisait en-  
tendre sa voix réconfortante et ses con-  
seils, Christophe Colomb quittait La Ha-  
vane : ses restes, déposés dans la cathé-  
drale depuis 1795, étaient embarqués pour  
l'Espagne. La population était-elle encore  
sous les impressions de la nuit ? répug-  
nait-elle à assister à l'enlèvement de  
ces précieuses reliques ? le fait est qu'on  
n'a jamais vu cendres plus illustres  
accompagnées au départ d'un aussi  
maigre concours d'admirateurs ou de  
curieux. Sur les marches de la cathé-  
drale, quelques douzaines de gens du bas  
peuple ; dans l'église, une double haie  
d'une centaine de personnes ; dans la  
sacristie, le groupe des autorités civiles  
et militaires, le chapitre en aube et en  
rochet, quelques privilégiés.

Sur une table, j'aperçois un coffre  
jaune qui paraît être en fer. Ses dimen-  
sions sont d'environ cinquante centime-  
tres de longueur, trente-cinq de hauteur,  
trente de largeur. Sur le couvercle, cette  
inscription : *Aquí yacen los huesos de  
D<sup>e</sup> Cristóbal Colon, primer Almirante,  
descubridor del Nuevo Mundo.*

Les lettres, d'une écriture fort négligée,  
ont près de deux centimètres de  
haut. L'auteur de l'inscription paraît  
avoir tout vulgairement trempé un mor-  
ceau de bois dans l'encre, comme s'il  
s'agissait d'une caisse d'emballage quel-  
conque. Pour peu que ce coffre passe un  
demi-siècle dans un lieu humide, l'ins-  
cription disparaîtra et les doutes sur l'au-  
thenticité des restes s'accroîtront. Je vous  
ai déjà raconté sur quels documents  
s'appuie la cathédrale de Saint-Domingue  
pour assurer qu'elle est restée, par suite  
d'une erreur des commissaires es-  
pagnols chargés de leur transfert à La  
Havane, en possession des restes du  
grand navigateur.

Je tâche, en considérant ce coffre fu-  
néraire, de me persuader qu'il contient  
bien les restes de Christophe Colomb, et  
quand, au coup de neuf heures, deux  
chanoines l'enlèvent par ses poignées, je  
me joins religieusement à la procession  
qui se forme à leur suite. Devant la  
cathédrale se tient un fourgon des am-  
bulances militaires attelé de quatre che-  
vaux en poste et surmonté du drapeau  
espagnol. C'est dans ce fourgon que sans  
autre cérémonie on introduit les restes  
de Christophe Colomb, et il part précédé  
d'un escadron de cavalerie. Suivent en  
voiture le général Castellanos et son  
état-major, tout en civil.

Arrivé à la *Machina*, lieu choisi pour  
l'embarquement, le cortège assiste au

transfert des restes sur un petit vapeur  
qui doit les porter à bord du *Conde de  
Venadito*. Quand le petit vapeur quitte  
le rivage, tout le monde se découvre, on  
tire une salve de vingt et un coups de  
canon, des matelots américains montés  
sur une embarcation à vapeur présen-  
tent les armes, les tambours espagnols  
battent aux champs. Dans quelques  
jours, l'Espagne, elle aussi, aura son  
Roi des Cendres.

Le lendemain, le général Fitzhug Lee  
rentrait dans sa bonne ville de La Havane.  
Parti de La Havane quelques jours avant  
la déclaration de guerre, l'ancien consul  
général des États-Unis y rentre, comme  
il l'avait déclaré, à la tête d'une armée.  
Abhorré des Espagnols qui l'accusaient  
d'avoir envenimé l'affaire du *Maine* et  
d'avoir été cause par ses agissements  
antérieurs de la brouille avec les États-  
Unis, il est naturellement l'idole des Cu-  
bains, qui voient en lui un sauveur. Son  
corps d'armée débarquera aujourd'hui  
ou demain, mais ne séjournera pas à La  
Havane, dit-il ne prendra possession  
qu'au 1<sup>er</sup> janvier, qui marquera la fin de  
la souveraineté espagnole.

Le général Lee est nommé gouverneur  
de la province de la Havane, sous les or-  
dres du général Brooke, nommé gouver-  
neur général de Cuba. On sait qu'il fut  
commandant en chef de l'expédition de  
Puerto-Rico. Le général Ludlow est  
nommé gouverneur civil et militaire de  
la ville de La Havane. Une station na-  
vale est créée à La Havane, et son chef  
est le commodore Cromwell. Mr Porter,  
depuis plusieurs mois délégué par le  
gouvernement américain pour étudier la  
situation économique de l'île, est ap-  
pelé à la direction des douanes. Le chef  
de la police américaine à La Havane est  
M. McCullough, un fin limier de Chi-  
cago.

Tandis que s'organise ainsi l'adminis-  
tration de l'occupation américaine, le  
gouvernement colonial se désorganise.  
Les ministres de l'autonomie, après avoir  
tenu leur dernier Conseil, ont remis  
leurs pouvoirs entre les mains du capi-  
taine général. L'évacuation des troupes  
est poussée avec une activité inaccoutu-  
mée : tous les jours des vapeurs fran-  
çais, espagnols, allemands quittent les  
rives cubaines chargées de troupes. Des  
communications officielles nous font  
savoir que le 31 décembre, ou le 5 janvier  
au plus tard, il ne restera plus un seul  
soldat espagnol à Cuba. Ceci est en  
contradiction avec ce que l'on supposait  
des progrès de l'évacuation, mais la  
nouvelle n'en a été que mieux accueillie  
non seulement par les Cubains, mais  
par les Espagnols résidant à Cuba, qui,  
malgré leur douleur, comprennent qu'il  
est urgent d'en finir avec l'éternel et  
dangereux état de choses.

Espérons que l'accord qui ne cesse de  
se fortifier entre Américains et Cubains  
prouvera, dans le plus court délai possi-  
ble, que c'était vraiment la peine de  
changer de gouvernement.

Silver Spring.

## PETITES ENQUÊTES

LES

## ŒUVRES DE DEMAIN

Quel sera le prochain ouvrage de M. de  
Maurice ? Derrière demain sera-t-il fait ?

Au verso de la feuille de garde, dans  
la première édition de *Notre-Dame de  
Paris* chez Eugène Renduel, 1832, étaient  
annoncés pour paraître successivement,  
de Victor Hugo : *La Quinquagrosne*, ro-  
man 2 vol. in-8, et *Le Fils de la bosse*,  
roman 2 vol. in-8 ; la première de ces  
deux œuvres toutes attendues et ja-  
mais faites est restée le type légendaire  
des projets avortés, des faillacieuses in-  
tentions de labeur, des rêves éternelle-  
ment privés de leur forme réalisatrice, et  
la liste serait longue de tous ces titres  
qui n'ont paru qu'en des catalogues sans  
qu'aucun livre s'ensuivit.

Quelles sont les Quinquagrosnes de  
nos contemporains, telle est la façon  
d'enquête qui m'a paru intéressante de  
faire ; si le hasard régent seul l'assem-  
blage des personnalités, c'est, en chacun  
de ces articles, l'ordre alphabétique qui  
sera celui des noms.

Une tête de médaille romaine, profil  
tibérien, les yeux jaunes, le nez fort,  
pas de barbe, très jeune d'ailleurs,  
bien qu'ayant été déjà député ; le teint jau-  
nâtre, flétri, l'air malade d'une peinture  
d'Hébert ; sa mal'aria, à lui, c'est la  
politique. Heureusement l'écrivain n'exa-  
gère pas ses infidélités à sa première  
maîtresse, la littérature, et va donner  
une *Notice sur Stanislas de Guaita*, mort  
récemment après avoir renoué l'occu-  
lisme ; un petit roman, *l'Amateur d'âmes* ;  
une nouvelle édition du *Jardin de Bé-  
nice*, illustré par Henri Delouche ; un vo-  
lume d'art, *la Mort de Venise* ; peut-être  
un recueil de *Pages naturalistes*, « diffé-  
rents portraits de Boulanger, des écrits  
sur Panama, sur l'affaire Dreyfus, sur  
Fustel de Coulanges, sur Taine, le régional-  
isme, l'idée de patrie » ; enfin les deux  
volumes qui doivent compléter l'ensem-  
ble du « Roman de l'énergie nationale » :  
*l'Appel au soldat* et *l'Appel au juge* ; ces  
titres brûlent et, bien que le boulangisme  
soit « un sujet mort », le moment est  
mauvais, Maurice Barrès attendra « que  
l'on soit mieux prêt à des études de psy-  
chologie sociale et d'histoire ».

Hélé par l'Océan, le poil grison, les  
yeux brillants de malice, chapeau  
bossu, les poches bourrées de para-  
doxes, un bon rire sain, heureux quand  
même, l'auteur d'*Ours et Fous* sort de  
l'Opéra où il fait répéter *Fautour d'Aqui-  
taine* (devenu *la Burgonde*), musique  
de Vidal ; par culte de son beau-père,  
il a supprimé l'h du titre ; on sait la  
bonté du grand poète contre les  
imprimeurs : « Je leur en donne deux  
dans Théophile, ça ne leur suffit pas ! »  
A Emile Bergerat les douze pièces pa-  
raues, les trois encore inédites, *Plus que  
Reine* que Sarah a passé à Coquelin, etc.,  
ça ne suffit pas non plus, et c'est déjà  
tout un manuscrit la liste des projets de  
pièces à traiter. Il m'a avoué : « L'amour  
du théâtre, c'est la femme qui trahit... »  
Son martyrologe prendra fin, dit-on, à la  
Porte-Saint-Martin. Et alors nous aurons  
peut-être la suite du *Cruel Valentin*, cette  
énorme bouffonnerie à la couverture  
aquarillée par l'auteur lui-même, cette  
outrancière fantaisie qui se peut  
réclamer de Cervantes. Puis *Caliban*  
reviendra, l'exquis humoriste, chapeau  
chinois de la chronique avec son dinta-  
marc d'idées et sa sonaille de mots :  
c'est pas fini de rire !

Pétrarados de syllabes là, feux  
d'artifice de tons ici, chez Jules Chéret.

Dans des incendies d'aurore, des rêves  
de crépuscule, caracolent parmi les  
nuées les Pierrots, les Arlequins, les  
Colombines et mossieu Polichinelle,  
troupe joyeuse agitant ses grelots, con-  
nant des cymbales, secouant des casta-  
gnets, jonglant avec des tambourins,  
lançant des confetti, jouant du violon et  
de la contrebasse, pirouettant dans de la  
poudre de riz, cascadin, s'embrassant,  
virevoltant, et tout cela amuse à la folie  
une ribambelle de frimousses rieuses,  
fillettes et bambins qui sont des *Pan-  
neaux pour l'Hôtel de Ville*. En antithèse  
de feu Puvis de Chavannes qui était le  
Rêve, il y a, dans l'art décoratif, Jules  
Chéret qui est la Vie, non celle terre à  
terre, morte parfois, mais la Vie-féerie  
de mouvements et de couleurs, éclatante  
de joie ; de la Maison municipale, la  
salle dont il a été chargé sera certes la  
plus intéressante. Il a inventé jadis d'il-  
lustrer les murs des rues avec ses affi-  
ches, bouquets de fleurs en plein air ;  
maintenant, ce n'est pas pour le badaud  
qui passe qu'il prodigue les richesses de  
sa palette : après la villa d'Evian, au  
baron Vita, il prépare un salon tout ful-  
gurant de gaieté dans l'hôtel de M. Fe-  
naillé, à Neuilly. Et les entr'actes de cet  
important labeur sont ses pastels dont  
on sait la magie, et ses sanguines d'un  
Watteau moderne, emprisonnant la  
Femme au délicieux treillage de sa fan-  
tasie.

C'est de l'eau-forte aux après  
morsures que fait cet héritier d'un grand  
nom, Léon Daudet.

A ses œuvres déjà parues que va-t-il  
ajouter ?

— Je viens d'achever un gros roman,  
*Sébastien Gouès*, histoire des affaires d'un  
homme de génie exploité par les charla-  
tans et que sauve le dévouement filial.  
En même temps je mets la dernière  
main à un drame depuis longtemps pro-  
mis à l'Odéon, titre : *la Conseillère* ; su-  
jet : la désorganisation par une personne  
astucieuse et criminelle de toute une  
famille, d'un coin de société. Enfin une  
sorte de pamphlet-causerie : *la Dignité  
de la littérature*, dans lequel j'essaie de  
réagir contre la brocante de notre métier,  
la honteuse réclame personnelle, la cor-  
ruption par l'argent et le succès facile.  
La matière est vaste, comme vous voyez,  
et je la traite sans réticence. En dehors  
de ces trois réalisations immédiates, j'ai  
noté bien des projets, des ébauches de  
dramas, romans, comédies, pamphlets,  
de quoi remplir des vies d'écrivains :  
« Allons travailler ! » comme dit tel per-  
sonnage du plus fécond créateur de notre  
époque.

Etant inspecteur des beaux-arts,  
M. Armand Dayot, lui, s'occupe d'images  
et en illustre tous ses textes ; il fait  
— et avec beaucoup d'ingéniosité — le  
livre-album ; il en a de très remarquables  
déjà à son acquis :

— J'ai en ce moment trois livres sur  
le chantier. Pendant les instants de  
loisir que me laisse l'exécution du  
premier, je me repose dans la chasse  
des documents nécessaires à l'ameu-  
blement des autres. On chasse ce  
qu'on peut. Vous savez que le perdreau  
a complètement raté cette année. Donc,  
d'ici à peu de temps paraîtront mon gros  
ouvrage sur *la Figure de la Femme  
dans l'art*. Ce genre est un délicat  
et passionné féministe, et, sans faire  
tort à ses contemporaines, il madriga-  
lise à travers les siècles, — le harem qui  
le portraiture ainsi comprendra au moins  
trois cents sujets, « les patriciennes opu-  
lentes et dorées de Palma, du Tilién, les  
svettes et aristocratiques duchesses de  
Van Dyck, les fines, spirituelles, nerveu-  
ses élégantes de Latour, de Fragonard,  
et les belles de Reynolds, de Gains-  
borough, de Lawrence, etc. » Il n'y a pas  
que l'esthétisme, la politique aussi four-  
nit des images à qui les aime et les col-  
lectionne :

— Mon deuxième ouvrage en chan-  
tier est le complément de mes récits  
d'histoire ; défilé cette fois des événe-  
ments et des hommes qui se sont déroulés  
et ont agi depuis le coup d'Etat de  
1852 jusqu'en 1870, en un mot, le Second  
Empire. Enfin, le troisième ouvrage est  
une étude toute particulière sur le dix-  
huitième siècle et portera ce titre très  
explicatif : *les Fermiers généraux chez  
eux*.

C'est une image aussi, et de  
grande valeur, que je voyais l'autre  
matin naitre peu à peu.  
Le modèle, costumé en dragon de Na-  
poléon I<sup>er</sup>, se pécitait, sabre en main, à  
côté de son cheval, et sous le vitrage  
clair de l'atelier proprement cela faisait une  
évacuation superbe. Avec cette étrange  
peinture à l'œuf, qui n'est ni l'huile ni  
l'aquarelle, Edouard Detaille traçait une  
de ces nombreuses pages militaires qui  
ont établi sa renommée :

— L'œuvre de demain, cher ami, je  
l'ignore ; en ce moment, je me repose ; j'ai  
trop fait de *Revue de Châlons*, alors je  
travaille pour moi, je m'amuse à des pro-  
cédés, à des études ; maintenant peut-être  
qu'en vingt-quatre heures je prendrai une  
décision, un sujet qui vous tienne tout à  
coup, mais je n'exposerai pas l'an pro-  
chain ; d'ailleurs le Salon sera transitoire  
à la veille de 1900.

Et tandis qu'il me parle, tout en pei-  
gnant, les parements bleus du dragon  
apparaissent, les boutons scintillent, la  
cristalline du casque flotte, le sabre étin-  
celle ; et à côté s'entend le crayonnage  
d'un graveur, chargé par l'Etat de repro-  
duire le tableau du musée de Versailles,  
« le Retour du Tsar », dans les lueurs  
sombres de cette fin de journée glorieuse.

Alexandre Hepp nous éloigne  
de ce *home* de labeur patient, il nous  
ramène au boulevard qui s'essaye à  
exister encore, malgré la disparition,  
déjà lointaine, de Tortoni.

Ce géant roux, à face un tantinet raba-  
llesienne, curé de Meudon laïque et mo-  
dernité, à des modèles aussi : ce sont les  
pantins qu'il regarde passer, dont il dé-  
note les fibres, et qu'il anatomise en  
Parisien averti. L'auteur hardi de *l'Épous-  
sée* donnera dans deux mois : *Métier d'ami-  
ant*, un roman, puis *la Conquête du calme*, de  
la psychologie expérimentale, étude des  
moyens pour un Parisien d'arriver à ce  
repos d'esprit bienfaisant ; enfin, le se-  
cond volume des *Quotidiennes*, vingt  
lignes par jour de philosophie, de bon  
sens, sur toutes les choses de l'actualité.

Le boulevard encore : une voix  
tonitruante, de l'accent mugissant : c'est  
avec le directeur de l'Opéra, Salvayre qui  
cause ; les syllabes roulent comme pier-  
raillies en un gavage. *Beaucoup de bruit pour*

rien, a dit Shakespeare ; ce titre étant ai-  
sément ironique quand il s'agit de mu-  
sique, le compositeur célèbre du *Bravo*  
l'a changé en celui de *Myrto* pour la co-  
médie lyrique en quatre actes qu'il a tirée  
de la pièce anglaise ; cette partition qu'a eu  
d'injustes aventures à l'Opéra-Comique,  
émigrée sans doute à l'étranger, est solli-  
cité par Prague pour Mme Matura, la  
plus grande cantatrice européenne. Mais  
soudain qu'à Paris nous soit donné  
*Salah-ed-Din*, grand opéra avec ballet  
paradisaique, livret de Henri Bocage,  
Paul Ferrier, et un petit peu aussi du  
compositeur lui-même. Cela se passe  
sous la seconde croisade, et l'on y voit  
les trois religions en présence : les  
croisés, les juifs parqués dans leur  
ghetto, les musulmans avec à leur tête  
Salah-ed-Din. Ce n'est plus l'Orient dans  
le ventre, odalisque et rue du Caire,  
mais l'Orient héroïque et superbe —  
une vision nouvelle eue pendant un  
voyage à Constantinople, fait en com-  
pagnie de Léo Delibes et du comte I. de  
Camondo. Le musicien, qui a presque  
fini d'orchestrer son dernier acte après  
un travail de cinq années, s'est distraité  
en une *Rhapsodie gipsy* encore inédite,  
et qu'a précédée la *Suite orientale*  
si magistralement exécutée cet été  
par Danbé à Vichy.

Maurice Guillemot.

(A suivre.)

## La Vie Sportive

## LE TURF

CHEVAUX ARRIVÉS A NICE  
Alandala Fénélon II Quartaud  
Alvarez Fragoletto Santander  
Baladin II Kye Tristan Francis  
Belfort Le Louts Trenesin  
Blondor Newcastle Valois  
Caboulot Oranest Valseur  
Drury Lane Pimpant Vigoureux  
Epouvette Princess Signal Yverdun  
Fanny Burney Provins

COURSES A NICE  
COTE DES PARIS  
Prix de Monte-Carlo  
6/1 Vigoureux  
6/1 Pimpant  
6/1 Darby  
6/1 Trenesin  
10/1 Le Louts  
10/1 Tron de l'Air  
10/1 Vervand  
10/1 Thémistocle  
12/1 Rameur  
12/1 Craig Lee  
12/1 Undolf  
12/1 Le Dandy  
12/1 Valseur  
12/1 Mondou  
12/1 Latin III  
16/1 Newcastle  
16/1 Milrion II  
16/1 Saint Vrain

Grand Prix de Monaco  
6/1 Belfort  
8/1 Fénélon II  
8/1 Trenesin  
10/1 Valois  
10/1 Fragoletto  
10/1 Savoyard  
12/1 Baladin II  
12/1 Quartaud  
12/1 Santander  
12/1 Le Dandy  
16/1 Cluny II  
16/1 La Belle Ferronn  
16/1 Le Louts  
20/1 Princess Signal  
20/1 Gardania  
20/1 Ganine II  
20/1 Quillon  
20/1 Colombo II

TIR AUX PIGEONS DE MONACO  
Le prix Journal a réuni vingt-six tireurs.  
M. Burskine, 9/10, premier ; M. Demonts,  
8/10, deuxième ; la troisième place a été par-  
tagée entre MM. Asti et Roberts, 4/5. Les  
autres poules ont été pour MM. Eze, Ker et  
comte de Robiano.  
Vendredi 6 janvier : Prix Curling-Handi-  
cap.

Robert Milton.

AUTOMOBILISME  
Le concours de Monte-Carlo est, on le sait,  
fixé au 24 mars prochain. C'est simplement  
un concours d'élégance et de confort dans  
lequel le moteur n'a rien à voir, et où plutôt,  
il n'a qu'à se dissimuler le mieux possible.  
Les véritables concurrents, ce jour-là, se-  
ront les carrossiers, et l'on récompensera sur-  
tout leur goût et leur talent à rendre une voi-  
ture sans chevaux agréable à voir.

Les véhicules seront répartis en deux ca-  
tégories :  
1<sup>re</sup> Voitures à quatre places et au-dessus.  
2<sup>es</sup> Voitures à deux places.

Les prix consistent en objets d'art, à ra-  
ison de six par catégories, sans compter les  
diplômes et flots de rubans.

Aux carrossiers dont les voitures auront été  
primées, une médaille commémorative.



## Concerts et Auditions symphoniques

**JARDIN D'ACCLIMATATION** (8 heures)  
Joueurs tambours, marche (J. Lafitte). — Ouverture de la Muette (Auber). — Fin de réve, demande (A. Bosc). — Fantaisie sur l'Opéra (Flotow). — 3<sup>e</sup> h. 1/2, 6<sup>e</sup> conférence-carrière.  
M. le docteur Léon Petit: Education de nos filles (H. Gourmand). — Le Vieux square, marche (Gaudin). — Chef d'orchestre: J. Lafitte (de l'Opéra).

## Spectacles, Plaisirs du Jour

**FOLIES-BERGÈRE** Tél. 102.59. — 8 h 1/2. — Grande Lutte. — Les Bégues, le Biographe. — 10 h 1/2. — Folies-Bergère. — 11 h 1/2. — Folies-Bergère.

**NOUVEAU CIRQUE** Tél. 241.84. — 8 h 1/2. — Le Polo à bicyclette. — 10 h 1/2. — Le Polo à bicyclette. — 11 h 1/2. — Le Polo à bicyclette.

**CASINO** MADAME MALBROUCK, ballet. — 8 h 1/2. — Madame Malbrouck. — 10 h 1/2. — Madame Malbrouck. — 11 h 1/2. — Madame Malbrouck.

**OLYMPIA** Tous les soirs, spectacle varié. — 8 h 1/2. — Olympia. — 10 h 1/2. — Olympia. — 11 h 1/2. — Olympia.

**LA BELLE CASABLANCA**, Jacques Inaudi. — 8 h 1/2. — La Belle Casablanca. — 10 h 1/2. — La Belle Casablanca. — 11 h 1/2. — La Belle Casablanca.

**CHAMPS-ÉLYSÉES** PATINAGE SUR VRAIE GLACE. — 8 h 1/2. — Champs-Élysées. — 10 h 1/2. — Champs-Élysées. — 11 h 1/2. — Champs-Élysées.

**ELDORADO** Paroles d'autre chose, revue. — 8 h 1/2. — Eldorado. — 10 h 1/2. — Eldorado. — 11 h 1/2. — Eldorado.

**SCALA** M. Polaire, M. Thérèse, M. Autry, etc. — 8 h 1/2. — Scala. — 10 h 1/2. — Scala. — 11 h 1/2. — Scala.

**LA BODINIÈRE** Tous les soirs. — 8 h 1/2. — La Bodinière. — 10 h 1/2. — La Bodinière. — 11 h 1/2. — La Bodinière.

**PARISIENNE** Parisienne-Review. A. Thibaud. — 8 h 1/2. — Parisienne. — 10 h 1/2. — Parisienne. — 11 h 1/2. — Parisienne.

**TABARIN** 58, rue Pigalle. Tél. 136.42. — 8 h 1/2. — Tabarin. — 10 h 1/2. — Tabarin. — 11 h 1/2. — Tabarin.

**LES MATHURINS** M. Deval, J. Bataille, M. Sullac, M. Aubert, M. Léal, M. Baldy, etc. — 8 h 1/2. — Les Mathurins. — 10 h 1/2. — Les Mathurins. — 11 h 1/2. — Les Mathurins.

**LES CAPUCINES** 9 h. Paris complot; la Vieillesse. — 8 h 1/2. — Les Capucines. — 10 h 1/2. — Les Capucines. — 11 h 1/2. — Les Capucines.

**FUNAMBULES** D'habits; Paroles en l'air. — 8 h 1/2. — Funambules. — 10 h 1/2. — Funambules. — 11 h 1/2. — Funambules.

**CIRQUE MEDRANO** r. des Martyrs. Tél. 240.65. — 8 h 1/2. — Cirque Medrano. — 10 h 1/2. — Cirque Medrano. — 11 h 1/2. — Cirque Medrano.

**MOULIN-ROUGE** SPECTACLE-CONCERT-BAL. — 8 h 1/2. — Moulin-Rouge. — 10 h 1/2. — Moulin-Rouge. — 11 h 1/2. — Moulin-Rouge.

**GRAND GUIGNOL** — 9 h. — Affaires étrangères; La Revanche de Dupont l'Anguille. — 8 h 1/2. — Grand Guignol. — 10 h 1/2. — Grand Guignol. — 11 h 1/2. — Grand Guignol.

**CIGALE** Tél. 407.60. — Jeanne Bloch, Wilbert. — 8 h 1/2. — Cigale. — 10 h 1/2. — Cigale. — 11 h 1/2. — Cigale.

**A LA ROULOTTE** 42, rue de Douai. — 8 h 1/2. — A la Roulotte. — 10 h 1/2. — A la Roulotte. — 11 h 1/2. — A la Roulotte.

**ARILLON** — Tél. 256.43. — 9 h 1/2. — Arillon. — 10 h 1/2. — Arillon. — 11 h 1/2. — Arillon.

**CONCERT EUROPEEN** 5, rue Biot. — 8 h 1/2. — Concert Européen. — 10 h 1/2. — Concert Européen. — 11 h 1/2. — Concert Européen.

**LA COTE D'AZUR** 9 h. B. Chichy, 75. — 8 h 1/2. — La Côte d'Azur. — 10 h 1/2. — La Côte d'Azur. — 11 h 1/2. — La Côte d'Azur.

**TOUR D'IFFEL** Saison d'hiver. — 8 h 1/2. — Tour d'Iff. — 10 h 1/2. — Tour d'Iff. — 11 h 1/2. — Tour d'Iff.

**JARDIN ZOOLOGIQUE D'ACCLIMATATION** — 8 h 1/2. — Jardin Zoologique. — 10 h 1/2. — Jardin Zoologique. — 11 h 1/2. — Jardin Zoologique.

**BYR** JUMILLES, pince-nez, lunettes, faces à main. — 8 h 1/2. — Byr. — 10 h 1/2. — Byr. — 11 h 1/2. — Byr.

## EXPOSITIONS

## SALON DU FIGARO

EXPOSITION DES  
MAUX DE GRAND FEU

DE  
L'ATELIER DE GLATIGNY

L'Exposition est ouverte de 11 heures à 6 heures

Déplacements  
DÉPART POUR LES DÉPARTEMENTS ET L'ÉTRANGER

M. Beauvais, à Monte-Carlo.  
M. de Bruyn (Edouard), à Maars (Hollande).  
M. Canal (Ch.), à Héricourt.

Le vicomte Curial, au château de Montargnan.  
Le vicomte de Chazelle (P.), au château de Barante.  
Le comte de Caster (Gaston), à Saasenheim.

M. Duvier, à Maisons-Laffitte.  
M. Dumoulin (Fernand), à Verviers.  
M. Desvallée, à Champniers.

Le docteur Guet (G.), (de Caen), à Nice.  
M. Grouer (C.), à Nice.  
M. de Mas, lieutenant au 13<sup>e</sup> dragons, au camp de Châlons.

M. de Mas, lieutenant au 13<sup>e</sup> dragons, au camp de Châlons.  
M. de Mas, lieutenant au 13<sup>e</sup> dragons, au camp de Châlons.  
M. de Mas, lieutenant au 13<sup>e</sup> dragons, au camp de Châlons.

M. de Mas, lieutenant au 13<sup>e</sup> dragons, au camp de Châlons.  
M. de Mas, lieutenant au 13<sup>e</sup> dragons, au camp de Châlons.  
M. de Mas, lieutenant au 13<sup>e</sup> dragons, au camp de Châlons.

M. de Mas, lieutenant au 13<sup>e</sup> dragons, au camp de Châlons.  
M. de Mas, lieutenant au 13<sup>e</sup> dragons, au camp de Châlons.  
M. de Mas, lieutenant au 13<sup>e</sup> dragons, au camp de Châlons.

M. de Mas, lieutenant au 13<sup>e</sup> dragons, au camp de Châlons.  
M. de Mas, lieutenant au 13<sup>e</sup> dragons, au camp de Châlons.  
M. de Mas, lieutenant au 13<sup>e</sup> dragons, au camp de Châlons.

M. de Mas, lieutenant au 13<sup>e</sup> dragons, au camp de Châlons.  
M. de Mas, lieutenant au 13<sup>e</sup> dragons, au camp de Châlons.  
M. de Mas, lieutenant au 13<sup>e</sup> dragons, au camp de Châlons.

M. de Mas, lieutenant au 13<sup>e</sup> dragons, au camp de Châlons.  
M. de Mas, lieutenant au 13<sup>e</sup> dragons, au camp de Châlons.  
M. de Mas, lieutenant au 13<sup>e</sup> dragons, au camp de Châlons.

M. de Mas, lieutenant au 13<sup>e</sup> dragons, au camp de Châlons.  
M. de Mas, lieutenant au 13<sup>e</sup> dragons, au camp de Châlons.  
M. de Mas, lieutenant au 13<sup>e</sup> dragons, au camp de Châlons.

M. de Mas, lieutenant au 13<sup>e</sup> dragons, au camp de Châlons.  
M. de Mas, lieutenant au 13<sup>e</sup> dragons, au camp de Châlons.  
M. de Mas, lieutenant au 13<sup>e</sup> dragons, au camp de Châlons.

M. de Mas, lieutenant au 13<sup>e</sup> dragons, au camp de Châlons.  
M. de Mas, lieutenant au 13<sup>e</sup> dragons, au camp de Châlons.  
M. de Mas, lieutenant au 13<sup>e</sup> dragons, au camp de Châlons.

M. de Mas, lieutenant au 13<sup>e</sup> dragons, au camp de Châlons.  
M. de Mas, lieutenant au 13<sup>e</sup> dragons, au camp de Châlons.  
M. de Mas, lieutenant au 13<sup>e</sup> dragons, au camp de Châlons.

M. de Mas, lieutenant au 13<sup>e</sup> dragons, au camp de Châlons.  
M. de Mas, lieutenant au 13<sup>e</sup> dragons, au camp de Châlons.  
M. de Mas, lieutenant au 13<sup>e</sup> dragons, au camp de Châlons.

M. de Mas, lieutenant au 13<sup>e</sup> dragons, au camp de Châlons.  
M. de Mas, lieutenant au 13<sup>e</sup> dragons, au camp de Châlons.  
M. de Mas, lieutenant au 13<sup>e</sup> dragons, au camp de Châlons.

M. de Mas, lieutenant au 13<sup>e</sup> dragons, au camp de Châlons.  
M. de Mas, lieutenant au 13<sup>e</sup> dragons, au camp de Châlons.  
M. de Mas, lieutenant au 13<sup>e</sup> dragons, au camp de Châlons.

M. de Mas, lieutenant au 13<sup>e</sup> dragons, au camp de Châlons.  
M. de Mas, lieutenant au 13<sup>e</sup> dragons, au camp de Châlons.  
M. de Mas, lieutenant au 13<sup>e</sup> dragons, au camp de Châlons.

M. de Mas, lieutenant au 13<sup>e</sup> dragons, au camp de Châlons.  
M. de Mas, lieutenant au 13<sup>e</sup> dragons, au camp de Châlons.  
M. de Mas, lieutenant au 13<sup>e</sup> dragons, au camp de Châlons.

M. de Mas, lieutenant au 13<sup>e</sup> dragons, au camp de Châlons.  
M. de Mas, lieutenant au 13<sup>e</sup> dragons, au camp de Châlons.  
M. de Mas, lieutenant au 13<sup>e</sup> dragons, au camp de Châlons.

M. de Mas, lieutenant au 13<sup>e</sup> dragons, au camp de Châlons.  
M. de Mas, lieutenant au 13<sup>e</sup> dragons, au camp de Châlons.  
M. de Mas, lieutenant au 13<sup>e</sup> dragons, au camp de Châlons.

M. de Mas, lieutenant au 13<sup>e</sup> dragons, au camp de Châlons.  
M. de Mas, lieutenant au 13<sup>e</sup> dragons, au camp de Châlons.  
M. de Mas, lieutenant au 13<sup>e</sup> dragons, au camp de Châlons.

M. de Mas, lieutenant au 13<sup>e</sup> dragons, au camp de Châlons.  
M. de Mas, lieutenant au 13<sup>e</sup> dragons, au camp de Châlons.  
M. de Mas, lieutenant au 13<sup>e</sup> dragons, au camp de Châlons.

M. de Mas, lieutenant au 13<sup>e</sup> dragons, au camp de Châlons.  
M. de Mas, lieutenant au 13<sup>e</sup> dragons, au camp de Châlons.  
M. de Mas, lieutenant au 13<sup>e</sup> dragons, au camp de Châlons.

M. de Mas, lieutenant au 13<sup>e</sup> dragons, au camp de Châlons.  
M. de Mas, lieutenant au 13<sup>e</sup> dragons, au camp de Châlons.  
M. de Mas, lieutenant au 13<sup>e</sup> dragons, au camp de Châlons.

M. de Mas, lieutenant au 13<sup>e</sup> dragons, au camp de Châlons.  
M. de Mas, lieutenant au 13<sup>e</sup> dragons, au camp de Châlons.  
M. de Mas, lieutenant au 13<sup>e</sup> dragons, au camp de Châlons.

M. de Mas, lieutenant au 13<sup>e</sup> dragons, au camp de Châlons.  
M. de Mas, lieutenant au 13<sup>e</sup> dragons, au camp de Châlons.  
M. de Mas, lieutenant au 13<sup>e</sup> dragons, au camp de Châlons.

M. de Mas, lieutenant au 13<sup>e</sup> dragons, au camp de Châlons.  
M. de Mas, lieutenant au 13<sup>e</sup> dragons, au camp de Châlons.  
M. de Mas, lieutenant au 13<sup>e</sup> dragons, au camp de Châlons.

M. de Mas, lieutenant au 13<sup>e</sup> dragons, au camp de Châlons.  
M. de Mas, lieutenant au 13<sup>e</sup> dragons, au camp de Châlons.  
M. de Mas, lieutenant au 13<sup>e</sup> dragons, au camp de Châlons.

M. de Mas, lieutenant au 13<sup>e</sup> dragons, au camp de Châlons.  
M. de Mas, lieutenant au 13<sup>e</sup> dragons, au camp de Châlons.  
M. de Mas, lieutenant au 13<sup>e</sup> dragons, au camp de Châlons.

M. de Mas, lieutenant au 13<sup>e</sup> dragons, au camp de Châlons.  
M. de Mas, lieutenant au 13<sup>e</sup> dragons, au camp de Châlons.  
M. de Mas, lieutenant au 13<sup>e</sup> dragons, au camp de Châlons.

M. de Mas, lieutenant au 13<sup>e</sup> dragons, au camp de Châlons.  
M. de Mas, lieutenant au 13<sup>e</sup> dragons, au camp de Châlons.  
M. de Mas, lieutenant au 13<sup>e</sup> dragons, au camp de Châlons.

M. de Mas, lieutenant au 13<sup>e</sup> dragons, au camp de Châlons.  
M. de Mas, lieutenant au 13<sup>e</sup> dragons, au camp de Châlons.  
M. de Mas, lieutenant au 13<sup>e</sup> dragons, au camp de Châlons.

M. de Mas, lieutenant au 13<sup>e</sup> dragons, au camp de Châlons.  
M. de Mas, lieutenant au 13<sup>e</sup> dragons, au camp de Châlons.  
M. de Mas, lieutenant au 13<sup>e</sup> dragons, au camp de Châlons.

M. de Mas, lieutenant au 13<sup>e</sup> dragons, au camp de Châlons.  
M. de Mas, lieutenant au 13<sup>e</sup> dragons, au camp de Châlons.  
M. de Mas, lieutenant au 13<sup>e</sup> dragons, au camp de Châlons.

M. de Mas, lieutenant au 13<sup>e</sup> dragons, au camp de Châlons.  
M. de Mas, lieutenant au 13<sup>e</sup> dragons, au camp de Châlons.  
M. de Mas, lieutenant au 13<sup>e</sup> dragons, au camp de Châlons.

M. de Mas, lieutenant au 13<sup>e</sup> dragons, au camp de Châlons.  
M. de Mas, lieutenant au 13<sup>e</sup> dragons, au camp de Châlons.  
M. de Mas, lieutenant au 13<sup>e</sup> dragons, au camp de Châlons.

M. de Mas, lieutenant au 13<sup>e</sup> dragons, au camp de Châlons.  
M. de Mas, lieutenant au 13<sup>e</sup> dragons, au camp de Châlons.  
M. de Mas, lieutenant au 13<sup>e</sup> dragons, au camp de Châlons.

M. de Mas, lieutenant au 13<sup>e</sup> dragons, au camp de Châlons.  
M. de Mas, lieutenant au 13<sup>e</sup> dragons, au camp de Châlons.  
M. de Mas, lieutenant au 13<sup>e</sup> dragons, au camp de Châlons.

M. de Mas, lieutenant au 13<sup>e</sup> dragons, au camp de Châlons.  
M. de Mas, lieutenant au 13<sup>e</sup> dragons, au camp de Châlons.  
M. de Mas, lieutenant au 13<sup>e</sup> dragons, au camp de Châlons.

M. de Mas, lieutenant au 13<sup>e</sup> dragons, au camp de Châlons.  
M. de Mas, lieutenant au 13<sup>e</sup> dragons, au camp de Châlons.  
M. de Mas, lieutenant au 13<sup>e</sup> dragons, au camp de Châlons.

M. de Mas, lieutenant au 13<sup>e</sup> dragons, au camp de Châlons.  
M. de Mas, lieutenant au 13<sup>e</sup> dragons, au camp de Châlons.  
M. de Mas, lieutenant au 13<sup>e</sup> dragons, au camp de Châlons.

M. de Mas, lieutenant au 13<sup>e</sup> dragons, au camp de Châlons.  
M. de Mas, lieutenant au 13<sup>e</sup> dragons, au camp de Châlons.  
M. de Mas, lieutenant au 13<sup>e</sup> dragons, au camp de Châlons.

M. de Mas, lieutenant au 13<sup>e</sup> dragons, au camp de Châlons.  
M. de Mas, lieutenant au 13<sup>e</sup> dragons, au camp de Châlons.  
M. de Mas, lieutenant au 13<sup>e</sup> dragons, au camp de Châlons.

M. de Mas, lieutenant au 13<sup>e</sup> dragons, au camp de Châlons.  
M. de Mas, lieutenant au 13<sup>e</sup> dragons, au camp de Châlons.  
M. de Mas, lieutenant au 13<sup>e</sup> dragons, au camp de Châlons.

M. de Mas, lieutenant au 13<sup>e</sup> dragons, au camp de Châlons.  
M. de Mas, lieutenant au 13<sup>e</sup> dragons, au camp de Châlons.  
M. de Mas, lieutenant au 13<sup>e</sup> dragons, au camp de Châlons.

## Environ de Paris

VENTE au Palais, le 21 janvier 1899, à 2 heures :  
1<sup>re</sup> CAMPHRIERIE Rev. 3,300 fr. M. p. 67,000 fr.  
2<sup>de</sup> USINE à Arcueil, av. Laplace, et écuries et  
M. Chagnon, avoué, 124, rue Rivoli.

3<sup>de</sup> MAISON sise à RUE TEMPLE, 16  
Rev. 15,000 fr. Mise à prix : 300,000 fr.  
S'adresser à M. 13 ASSIN, avoué, 124, rue Rivoli ;  
M. Chagnon, avoué, 124, rue Rivoli ;  
M. de Malet de la Querantonnais, not. à Paris.

AVIS FINANCIERS  
PRINCIPAUTÉ DE BULGARIE  
EMPRUNT 5 0/0 1896

Le coupon n° 5 des Obligations de l'Emprunt  
Bulgarie 5 0/0 1896, échéant le 1<sup>er</sup> 13 janvier  
1899, sera payé à partir du 13 janvier, à raison  
de 12 fr. 50.

Les obligations dudit Emprunt, sorties au  
quatrième tirage, seront remboursables à  
500 francs à partir de la même date.

Les paiements seront effectués aux Caisses des  
établissements suivants et à leurs succursales :  
Banque de Paris et des Pays-Bas, 3, rue  
d'Antin ;

Banque internationale de Paris, 3 et 5,  
rue Saint-Georges ;  
Banque I. R. P. des Pays Autrichiens  
(Succursale de Paris), 12, rue du 4-Septembre ;  
Comptoir national d'Escompte de Paris,  
14, rue Bergère ;  
Société Générale pour favoriser le déve-  
loppement du Commerce et de l'Industrie  
en France, 54 et 56, rue de Provence.

AVIS  
Le coupon n° 5 des Obligations de l'Emprunt  
Bulgarie 5 0/0 1896, échéant le 1<sup>er</sup> 13 janvier  
1899, sera payé à partir du 13 janvier, à raison  
de 12 fr. 50.

Les obligations dudit Emprunt, sorties au  
quatrième tirage, seront remboursables à  
500 francs à partir de la même date.

Les paiements seront effectués aux Caisses des  
établissements suivants et à leurs succursales :  
Banque de Paris et des Pays-Bas, 3, rue  
d'Antin ;

Banque internationale de Paris, 3 et 5,  
rue Saint-Georges ;  
Banque I. R. P. des Pays Autrichiens  
(Succursale de Paris), 12, rue du 4-Septembre ;  
Comptoir national d'Escompte de Paris,  
14, rue Bergère ;  
Société Générale pour favoriser le déve-  
loppement du Commerce et de l'Industrie  
en France, 54 et 56, rue de Provence.

AVIS  
Le coupon n° 5 des Obligations de l'Emprunt  
Bulgarie 5 0/0 1896, échéant le 1<sup>er</sup> 13 janvier  
1899, sera payé à partir du 13 janvier, à raison  
de 12 fr. 50.

Les obligations dudit Emprunt, sorties au  
quatrième tirage, seront remboursables à  
500 francs à partir de la même date.

Les paiements seront effectués aux Caisses des  
établissements suivants et à leurs succursales :  
Banque de Paris et des Pays-Bas, 3, rue  
d'Antin ;

Banque internationale de Paris, 3 et 5,  
rue Saint-Georges ;  
Banque I. R. P. des Pays Autrichiens  
(Succursale de Paris), 12, rue du 4-Septembre ;  
Comptoir national d'Escompte de Paris,  
14, rue Bergère ;  
Société Générale pour favoriser le déve-  
loppement du Commerce et de l'Industrie  
en France, 54 et 56, rue de Provence.

AVIS  
Le coupon n° 5 des Obligations de l'Emprunt  
Bulgarie 5 0/0 1896, échéant le 1<sup>er</sup> 13 janvier  
1899, sera payé à partir du 13 janvier, à raison  
de 12 fr. 50.

Les obligations dudit Emprunt, sorties au  
quatrième tirage, seront remboursables à  
500 francs à partir de la même date.

Les paiements seront effectués aux Caisses des  
établissements suivants et à leurs succursales :  
Banque de Paris et des Pays-Bas, 3, rue  
d'Antin ;

Banque internationale de Paris, 3 et 5,  
rue Saint-Georges ;  
Banque I. R. P. des Pays Autrichiens  
(Succursale de Paris), 12, rue du 4-Septembre ;  
Comptoir national d'Escompte de Paris,  
14, rue Bergère ;  
Société Générale pour favoriser le déve-  
loppement du Commerce et de l'Industrie  
en France, 54 et 56, rue de Provence.

AVIS  
Le coupon n° 5 des Obligations de l'Emprunt  
Bulgarie 5 0/0 1896, échéant le 1<sup>er</sup> 13 janvier  
1899, sera payé à partir du 13 janvier, à raison  
de 12 fr. 50.

Les obligations dudit Emprunt, sorties au  
quatrième tirage, seront remboursables à  
500 francs à partir de la même date.

Les paiements seront effectués aux Caisses des  
établissements suivants et à leurs succursales :  
Banque de Paris et des Pays-Bas, 3, rue  
d'Antin ;

Banque internationale de Paris, 3 et 5,  
rue Saint-Georges ;  
Banque I. R. P. des Pays Autrichiens  
(Succursale de Paris), 12, rue du 4-Septembre ;  
Comptoir national d'Escompte de Paris,  
14, rue Bergère ;  
Société Générale pour favoriser le déve-  
loppement du Commerce et de l'Industrie  
en France, 54 et 56, rue de Provence.

AVIS  
Le coupon n° 5 des Obligations de l'Emprunt  
Bulgarie 5 0/0 1896, échéant le 1<sup>er</sup> 13 janvier  
1899, sera payé à partir du 13 janvier, à raison  
de 12 fr. 50.

Les obligations dudit Emprunt, sorties au  
quatrième tirage, seront remboursables à  
500 francs à partir de la même date.

Les paiements seront effectués aux Caisses des  
établissements suivants et à leurs succursales :  
Banque de Paris et des Pays-Bas, 3, rue  
d'Antin ;

Banque internationale de Paris, 3 et 5,  
rue Saint-Georges ;  
Banque I. R. P. des Pays Autrichiens  
(Succursale de Paris), 12, rue du 4-Septembre ;  
Comptoir national d'Escompte de Paris,  
14, rue Bergère ;  
Société Générale pour favoriser le déve-  
loppement du Commerce et de l'Industrie  
en France, 54 et 56, rue de Provence.

AVIS  
Le coupon n° 5 des Obligations de l'Emprunt  
Bulgarie 5 0/0 1896, échéant le 1<sup>er</sup> 13 janvier  
1899, sera payé à partir du 13 janvier, à raison  
de 12 fr. 50.

Les obligations dudit Emprunt, sorties au  
quatrième tirage, seront remboursables à  
500 francs à partir de la même date.

Les paiements seront effectués aux Caisses des  
établissements suivants et à leurs succursales :  
Banque de Paris et des Pays-Bas, 3, rue  
d'Antin ;

Banque internationale de Paris, 3 et 5,  
rue Saint-Georges ;  
Banque I. R. P. des Pays Autrichiens  
(Succursale de Paris), 12, rue du 4-Septembre ;  
Comptoir national d'Escompte de Paris,  
14, rue Bergère ;  
Société Générale pour favoriser le déve-  
loppement du Commerce et de l'Industrie  
en France, 54 et 56, rue de Provence.

AVIS  
Le coupon n° 5 des Obligations de l'Emprunt  
Bulgarie 5 0/0 1896, échéant le 1<sup>er</sup> 13 janvier  
1899, sera payé à partir du 13 janvier, à raison  
de 12 fr. 50.

Les obligations dudit Emprunt, sorties au  
quatrième tirage, seront remboursables à  
500 francs à partir de la même date.

Les paiements seront effectués aux Caisses des  
établissements suivants et à leurs succursales :  
Banque de Paris et des Pays-Bas, 3, rue  
d'Antin ;

Banque internationale de Paris, 3 et 5,  
rue Saint-Georges ;  
Banque I. R. P. des Pays Autrichiens  
(Succursale de Paris), 12, rue du 4-Septembre ;  
Comptoir national d'Escompte de Paris,  
14, rue Bergère ;  
Société Générale pour favoriser le déve-  
loppement du Commerce et de l'Industrie  
en France, 54 et 56, rue de Provence.

AVIS  
Le coupon n° 5 des Obligations de l'Emprunt  
Bulgarie 5 0/0 1896, échéant le 1<sup>er</sup> 13 janvier  
1899, sera payé à partir du 13 janvier, à raison  
de 12 fr. 50.

Les obligations dudit Emprunt, sorties au  
quatrième tirage, seront remboursables à  
500 francs à partir de la même date.

Les